



Essais étrangers Page D4
Littérature québécoise Page D5

ARTS VISUELS



Anne Ramsden Page D9
Formes Page D10

LIVRES

LE DEVOIR, LES SAMEDI 9 ET DIMANCHE 10 MARS 1996

Albert Camus

Le James Dean de la littérature

Après quatre ans de travail et 800 pages de biographie, Olivier Todd s'interroge toujours sur l'autre existentialiste

CHRISTIAN RIOUX
CORRESPONDANT
DU DEVOIR À PARIS

Rencontrer le journaliste et écrivain Olivier Todd, c'est toucher du doigt la légende d'Albert Camus, dont il vient de terminer la biographie. L'ombre du philosophe flotte dans cet immeuble de la petite rue de l'Odéon. En frappant à la porte, on imagine qu'elle pourrait être la sienne. On sursaute lorsque Todd désigne un fauteuil en disant: «S'il vivait encore, Camus aurait 82 ans et serait assis là, à côté de nous.» Bref, on a le sentiment de violer l'intimité de l'écrivain et de son biographe. «Toutes ces années, dit Todd, j'ai même dormi avec Camus. Et c'est la première fois de ma vie que je couche avec un homme!»

En écrivant *Albert Camus, une vie*, un pavé de 800 pages qu'il publie chez Gallimard, Olivier Todd ne voulait pas seulement éclairer l'œuvre du romancier. Il ne voulait pas non plus seulement lever le voile sur la vie tumultueuse du journaliste, comédien et dramaturge. «Je voulais vérifier s'il est vrai que les écrivains sont souvent inférieurs à leurs œuvres.»

Todd n'a pas été déçu. Il a découvert un homme éperdument amoureux de la vie, doublé d'un moraliste qui doutait constamment de ses capacités. Mais surtout, un homme libre qui refusait de remplacer Dieu par l'Histoire et qui écrivait dès 1957: «Nous savons que l'ère des idéologies est finie.»

L'écrivain le plus populaire

Trente-six ans après sa mort dans un accident de voiture, Camus reste d'une actualité brûlante. Sa renommée a crû au fur et à mesure que déclinait celle de son frère ennemi Jean-Paul Sartre. L'an dernier, les sondages faisaient de Camus l'écrivain français contemporain le plus populaire, devant Marcel Pagnol et Frédéric Dard... loin devant Sartre. *L'Étranger* — étudié dans tous les collèges «à cause de son petit format», ironise Todd — est devenu le livre obligatoire des adolescents. *Le Premier Homme*, un roman inachevé publié en 1994, s'est vendu à 320 000 exemplaires et a été traduit dans une trentaine de langues.

«Camus est le James Dean de la littérature», dit Olivier Todd. *L'exemple d'une course fulgurante interrompue en plein vol.* Pour réaliser cette biographie, Todd a complété plus de 200 entrevues. Dans les quartiers pauvres d'Alger, il a traqué l'étudiant, puis le journaliste qui avait déjà une vision claire de l'œuvre qu'il allait écrire. Il a débûsqué ses maîtresses américaines et consulté les dossiers du FBI (d'ailleurs inexacts: on avait confondu Camus avec un certain Canus!). Il a déterré les archives du Komintern, selon lesquelles, l'écrivain, expulsé du Parti communiste en 1937, était un dangereux «agent provocateur trotskyste».

Aujourd'hui, le deuil est fait et les langues se délient. Ceux qui ont connu Camus sont parfois encore vivants. Mais il fallait se dépêcher: 12

Au-delà du mythe, les mots

LOUISE LEDUC
LE DEVOIR

Les mythes autour de Robert Lalonde se sont imposés d'eux-mêmes. Les Français qui ont publié en 1982 *Le Dernier Été des Indiens* ont sauté sur le métis en lui, amant des grands espaces. Dans les journaux québécois, il est devenu cet être ubiquiste, capable de courir comme un lapin sans jamais arriver le souffle court sur les planches, devant la caméra ou au point final. Très médiatique, l'homme en est venu à porter ombrage à l'écrivain. *Où vont les sizerins flammés en été?*, son petit dernier, pourrait donner le signal à une véritable analyse d'une œuvre en marche depuis seize ans.

«À 48 ans, ça m'exaspère de fermer un livre et de constater que je n'ai rien compris.»

Pendant que les journalistes se prêtent au culte de la personnalité et que certains critiques n'en avaient que pour la sexualité troublée de ses personnages, Lalonde, lui, continuait d'écrire pour ses lecteurs. «Il y a trop d'auteurs qui ne vont pas vers la transmission de quelque chose, tout entier tournés vers l'expression, vers l'écriture thérapeutique. À 48 ans, ça m'exaspère de fermer un livre et de constater que je n'ai rien compris.»

À son dixième titre, six distinctions littéraires plus tard, Lalonde tremblait encore en s'arrachant de son manuscrit *Où vont les sizerins flammés en été?*, son premier recueil de nouvelles déposé chez Boréal. Par insécurité chronique d'abord, par crainte de faire pâlir l'étoile décrochée avec *Le Petit Aigle à tête blanche* ensuite, et enfin par vertige d'aborder un nouveau genre.

Pour la nouvelle, qu'il préfère appeler histoire — «Au Québec, on est des conteurs d'histoires, pas de nouvelles, sauf quand elles sont mauvaises!» —, il a une vénération terrible. «Je sens une certaine parenté avec ce style d'écriture typique du sud des États-Unis et de l'Amérique du Sud. Je veux moi aussi, comme Faulkner, comme García Márquez, essayer de faire émerger la vie dans une vie.»

VOIR PAGE D 2 : LALONDE



PHOTO JACQUES GRENIER LE DEVOIR (ARCHIVES)

VOIR PAGE D 2 : CAMUS

Sur le design

Julien Hébert
ou l'art des objets dans notre vie.

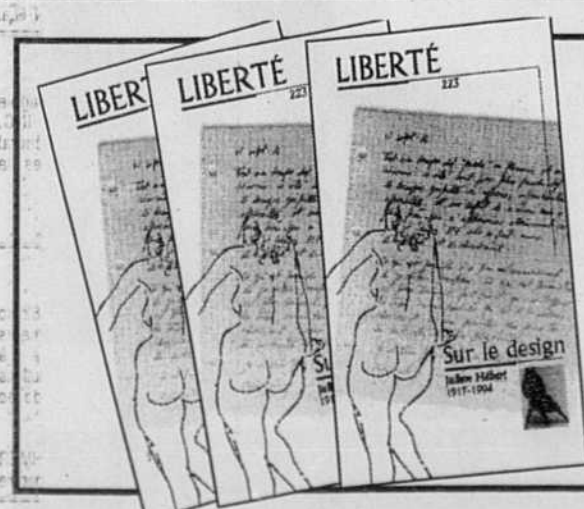
LIBERTÉ 223

février 1996

128 pages

6\$

DISPONIBLE DANS LES BONNES LIBRAIRIES



LIVRES

LALONDE

La nature, toujours luxuriante, parfois féroce

SUITE DE LA PAGE D 1

Lalonde soutient que son recueil de nouvelles n'a pas de thèmes mais des moments. «L'idée de l'écriture m'est venue d'une phrase de Christian Bobin: "Ce qu'on sait d'une personne empêche de la connaître."»

La marginalité ardente et ensoleillée, la solitude comme exaltation d'une vie, «la présence d'humanité non contrôlée — la marginalité», voilà ce qui l'intéresse. «J'aime parler de ces moments dans la vie des gens où ils se révèlent tout autres, qui font qu'un personnage ne peut plus marcher dans ses propres pas.»

Où vont les sizerins flammés en été? met tour à tour en scène cette petite fille incapable d'obtenir l'atten-

tion de son père depuis la mort de la mère et épouse, cette vieille fille chercheuse de trésors égarés, ce fou d'amour détraqué devenu vagabond, ce fanatique des chevaux à l'extrémité de sa fascination. «J'ai une grande oreille et tout un bagage familial. Combien d'histoires ont pu broder mes oncles même s'ils étaient parfaitement conscients que je n'étais pas dupe!»

Une oreille et un œil. Dans Où vont les sizerins flammés en été?, comme dans les autres, il y a surtout la nature, toujours luxuriante, parfois féroce, des oiseaux partout, des marais par-ci, des forêts par-là, que Lalonde peint avec des mots, petite brise de printemps. Le réalisme magique du style Lalonde frappe encore. «J'écris comme si tout était au pre-

mier plan, comme la peinture naïve de Villeneuve.» C'est du Lalonde, assurément. «Que voulez-vous, on ne peut pas zapper dans l'écriture», répondra-t-il du tac au tac.

Et c'est sans compter tous ces Lalonde inconnus, huit en tout, cachés dans des tiroirs parce qu'ils sentent l'exercice de style ou vendus aux archives d'Ottawa. Pour pouvoir écrire, encore, partout et plus libre, «sans avoir à courir comme un fou à gauche et à droite».

La liberté, va toujours, mais la sécurité, jamais. «La condition humaine n'est pas faite pour être rassurée. Il faut admettre l'émotion face à la mort, face à la peur, la maladie. Moi, ça fait 48 ans que je suis inquiet!»

Professeur en option théâtre au cégep Lionel-Groulx, il insiste sur ce nécessaire déséquilibre créateur et sur l'oubli contre lequel il faut lutter, thème qui lui est cher depuis Le Petit Aigle à tête blanche. «Je parlais un jour avec des comédiens et pas un ne connaissait Jacques Ferron autrement que de nom. Avec mes étudiants, j'en déterre des auteurs, je leur parle de nos trésors littéraires.»

L'avenir est dans le passé, dit-il. «Pourquoi cette réforme de l'éducation? J'entendais l'autre jour le frère Untel, amer de ce que les politiciens avaient fait de leur vision.»

Ainsi va le très verbomoteur Lalonde: de l'écriture à l'éducation, de l'amnésie d'une époque à son bonheur tout simple à la campagne, à Sainte-Cécile-de-Milton.

— Et la forêt?

— Ouais, j'en suis à 5000 arbres plantés mais Noël a fait ses ravages. Plein de gens sont venus se servir à mon insu.

De quoi faire fuir avant le temps ces petits sizerins flammés, petits oiseaux nordiques qui passent l'hiver avec nous, puis fuient plus haut, vers Schefferville, la chaleur venue. Il fallait lire jusqu'à la fin!

OÙ VONT LES SIZERINS FLAMMÉS EN ÉTÉ?

Robert Lalonde
Boréal, Montréal, 1996, 163 pagesDu même auteur
LA BELLE ÉPOUVANTE
Éditions Quinze, 1980LE DERNIER ÉTÉ DES INDIENS
Seuil, 1982UNE BELLE JOURNÉE D'AVANCE
Seuil, 1986LE FOU DU PÈRE
Boréal, 1988LE DIABLE EN PERSONNE
Seuil, 1989BAIE DE FEU
Éditions des Forges, 1991L'OGRE DE GRAND REMOUS
Seuil, 1992SEPT LACS PLUS AU NORD
Seuil, 1993LE PETIT AIGLE À TÊTE BLANCHE
Seuil, 1995

CAMUS

Une histoire d'amour...
ratée avec Sartre

SUITE DE LA PAGE D 1

d'entre eux sont décédés entre le début de l'enquête et la publication du livre. «Avec la mort de son épouse, Francine, il devenait possible d'aborder sa tumultueuse vie amoureuse et de consulter, par exemple, les lettres passionnées qu'il écrivait à la comédienne Maria Casarès.» Si la correspondance de Camus se vend à prix fort, sa publication est rigoureusement interdite sans l'autorisation de sa succession. Selon Todd, «elle pourrait remplir une dizaine de volumes».

Tout comme la liste de ses conquêtes. Le bel Algérois n'a jamais résisté à un sourire. Quelques femmes n'ont pas hésité à cogner à la porte d'Olivier Todd pour revendiquer le titre de muse. «A chaque fois, j'ai demandé de voir les lettres. Camus ne disait-il pas: "lorsqu'on aime, on écrit beaucoup"?»

Malgré ses 800 pages et une réserve évidente, Olivier Todd se défend d'avoir écrit ce qu'on appelle une biographie à l'anglo-saxonne. «Quand on dit cela, ça implique une volonté de traiter tous les sujets sur le même pied. J'ai préféré dessiner de grands pans sur l'homme de théâtre, le journaliste, le politique. On ne peut pas parler en même temps de tout ça. J'ai quand même essayé de garder mes distances. Ni filic ni curé, je n'avais pas de comptes à régler avec Camus.»

Selon Todd, l'homme le plus important dans la vie de Camus reste Pascal Pia, le journaliste libertaire qui l'a découvert, amené au journalisme et donné à Malraux L'Etranger. «Pour moi, Pia a connu un Camus qui était un innocent.»

Cela n'empêche pas Todd de consacrer de longues pages à la polémique qui opposa Sartre à Camus. Il y a quelque chose de presque biologique dans l'opposition qu'il dessine entre les deux Prix Nobel. Le premier est petit, peu séduisant, issu d'une famille bourgeoise du nord de la France, il soutient le Parti communiste et est une vedette du jet-set parisien. Le second est un séducteur élevé dans la pauvreté sur les bords de la Méditerranée, il se sentira toujours étranger dans le microcosme parisien.

«Entre eux, ça finit comme ça a commencé. C'est une histoire d'amour ratée, disait Gaston Gallimard. Camus est très intelligent et très sensible. Sartre semble encore plus intelligent, mais pas plus sensible. L'avantage de Camus, c'est qu'il n'a de comptes à régler ni avec le prolétariat, ni avec la bourgeoisie. Il n'a pas de comptes à rendre au peuple non plus, il en sort. Par contre, Sartre est tout le temps en train de déchirer le bourgeois en lui. C'est stupéfiant le nombre de conneries politiques qu'il a pu dire ce-là.»

Et dire qu'il y a toujours en France un contentieux Sartre-Camus. Olivier Todd exulte: «Il y a des sartriens qui répètent encore qu'il valait mieux avoir tort avec Sartre que raison avec Camus. Camarades! Le mur de Berlin est tombé! Il faut aujourd'hui se sentir à l'aise d'aimer La Chute et Les Mots, Caligula et Huis clos. Peut-être qu'on pourrait arrêter ce jeu idiot. Évidemment, c'est un



SOURCE ARCHIVES A. CAMUS INC.

Camus à Florence: Alberto fa l'amor con la mia sorella.

peu embêtant pour Sartre qui pensait que tout se tenait. S'il a raison et qu'on enlève sa politique, tout s'écroule. Sartre était persuadé que ce qui resterait de lui, c'est le philosophe, mais Voltaire croyait aussi que ses tragédies étaient immortelles.»

Où trouver la source de la lucidité de Camus, de cet entêtement à garder les pieds sur terre sans tuer le rêve? Peut-être dans la conscience de la mort qu'il a eue très tôt, risque Todd. «A 18 ans, on ne sait pas que l'on va mourir. Atteint de tuberculose, Camus le savait et n'a jamais pu l'oublier.» C'est peut-être ce qu'il voulait dire lorsqu'il écrivait: «Je fus placé à mi-distance de la misère et du soleil. La misère m'empêcha de croire que tout est bien sous le soleil et dans l'histoire; le soleil m'apprit que l'histoire n'est pas tout. Changer la vie, oui, mais non le monde dont je faisais ma divinité.»

Avec le recul, Todd croit que le souvenir de Camus survivra à celui de son petit camarade. «Mieux vaut un talent honnête qu'un talent un peu dévoyé», dit-il. Il n'est pas pour autant convaincu que tout survivra dans l'œuvre de Camus: «Si L'Etranger et La Chute sont incontournables, dit-il, La Peste et le théâtre ont mal vieilli.»

En refermant le livre, on reste convaincu qu'il faudra d'autres biographies pour lever entièrement la part de mystère qu'a semé Camus autour de lui. «La biographie est un art impossible, avoue Todd. Au bout de quatre ans de travail, j'ai la satisfaction exaspérée de voir qu'on ne peut pas expliquer pourquoi le fils d'une femme de ménage analphabète, dont le père est mort à la guerre, est devenu Camus. Tant mieux, cela veut dire qu'il y a quelque chose d'irréductible dans l'œuvre d'art!»

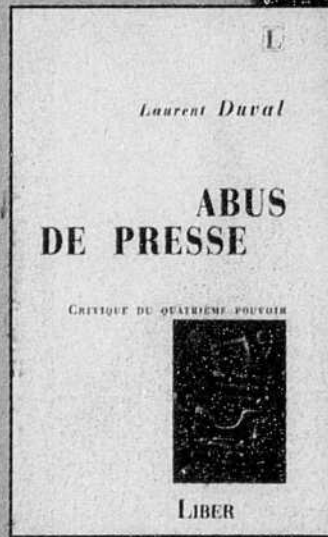
ALBERT CAMUS, UNE VIE
Olivier Todd, Biographies,
NRF, Gallimard, Paris,
1996, 855 pages

SOURCE COLLECTIONS PARTICULIÈRES-D.R.

Albert Camus, avec André Malraux: Poli aux Possédés...

Liber

Laurent Duval

ABUS
DE PRESSECritique
du quatrième
pouvoir202 pages
20 dollarsune biographie de
Olivier Todd

Albert

Camus

une vie

«Todd a gagné, avec Camus, le pari fou que s'était fixé L'Idiot de la famille pour Flaubert: tout dire, sur un homme, de ce qui peut en être dit.»

Bertrand Poirot-Delpech
Le Monde

«À première vue, la vie de l'homme est plus intéressante que ses œuvres. Elle fait un tout obstiné et tendu... Le roman, c'est lui» (Carnets II)

Gallimard

Venez rencontrer
Raymonde Proulx
à l'occasion du lancement deLa bague
au noeud
marin

publié aux éditions Vents d'Ouest

le dimanche 10 mars de 14 h à 16 h

à la librairie
RENAUD-BRAY5117, avenue du Parc
(coin Laurier)
Téléphone: (514) 276-7651RÉSISTANCE ET TRANSGRESSION
Études en histoire des femmes au Québec
ANDRÉE LÉVESQUE

Andrée Lévesque analyse dans son plus récent ouvrage divers aspects de l'histoire de l'émancipation des femmes et de leur lutte pour l'obtention des droits civils. Elle s'intéresse également aux normes sociales imposées aux femmes, notamment celles qui ont visé un des groupes les plus en marge de la société, les prostituées.

157 pages - 18,95 \$

En vente dans toutes les bonnes librairies

MÉMOIRES LESBIENNES
Le lesbianisme à Montréal entre 1950 et 1972
LINE CHAMBERLAND

Dans cette étude très attendue, la sociologue Line Chamberland retrace la vie de femmes qui ont eu le courage de leurs amours à une époque où la condamnation sociale du lesbianisme était unanime. À partir des nombreux témoignages qu'elle a recueillis, l'auteure nous livre une page d'histoire importante qui nous aide à mesurer le chemin parcouru.

288 pages - 22,95 \$

les éditions du remue-ménage
4428, boul. St-Laurent, bur. 404, Montréal H2W 1Z5 (514) 982-0730

LIVRES

LE FEUILLETON

Être un jour plus jeune

L'ÎLE DU JOUR D'AVANT
(L'ISOLA DEL GIORNO PRIMA)
Umberto Eco, traduit de l'italien par
Jean-Noël Schifano, Grasset, Paris,
1996, 464 pages

PIERRE LEPAPE
LE MONDE

Notre époque pressée aime les petites phrases. Tans pis si elles sont fausses, pourvu qu'elles frappent et soient aisées à répéter, comme un slogan. La critique littéraire, qui devrait être le dernier bastion de la nuance, n'échappe pas à cette tyrannie de la formule. Ainsi trouve-t-on ceci, parmi les extraits de la presse italienne consacrés au dernier roman d'Umberto Eco: «Du Dumas écrit par Pascal...» Joli raccourci, et vendeur qui plus est; mais qui suppose qu'on n'ait jamais lu Dumas ni Pascal ou qu'on emprunte à contresens les chemins ouverts par Eco.

Passons vite sur la piste Dumas. *L'île du jour d'avant* raconte l'odyssée d'un homme, Roberto, de la Grive, qui est le jeune contemporain de d'Artagnan et de ses trois amis mousquetaires. Eco y donne aussi le récit coloré de quelques faits d'armes de la guerre que mena Richelieu en Italie pour assurer au duc de Nevers le duché de Mantoue. On y trouvera un duel — de paroles autant que de rapières —, un peu d'espionnage, une vague intrigue amoureuse. Voilà pour la cape et pour l'épée. Un petit coup de chapeau à plumes au passage. Mais l'essentiel est heureusement ailleurs. Eco se fait le chroniqueur d'une aventure autrement singulière et palpitante, celle de la naissance de l'esprit et de la sensibilité modernes et des guerres intellectuelles qui l'accompagnèrent.

Il ne pastiche pas Dumas, il en inverse les procédés et les buts. L'action, dans *L'île du jour d'avant*, ne se déroule jamais. En 1643, Roberto de la Grive, à la suite de quelques hasards malheureux, se retrouve seul — croit-il — sur un vaisseau, la *Daphné*, échoué quelque part dans le Pacifique, à trois encablures d'une île que le jeune homme ne peut attendre, faute de savoir nager ou de disposer d'une embarcation. Impuissant à agir, il boit, il rêve et il écrit à sa belle des lettres qu'il n'enverra évidemment jamais. C'est cette cor-

respondance à une voix, retrouvée des siècles plus tard, que le narrateur du roman, un de nos contemporains, présente, cite et commente. Nous voici bien aux antipodes du roman construit sur une succession inattendue d'événements, de coups de théâtre, de revirements, de hasards et d'exploits. Roberto ne fait rien, ou presque. Le pari, plutôt réussi, d'Umberto Eco est d'inventer un roman où le suspense procède de cette absence d'activité.

L'antipode est la figure centrale autour de laquelle est bâti le livre. C'est le monde à l'envers que regarde Roberto ébloui. Son naufrage l'a conduit, sans qu'il le sache, en face d'une de ces îles de l'archipel des Fidji qui se situent exactement sur le 180° méridien, à cet endroit précis où les géographes et la convention situent la ligne de changement de date. Quand il regarde vers l'Occident, il est un jour plus jeune que lorsqu'il contemple l'Orient. Et il rêve de pouvoir rejoindre l'île du jour d'avant, de s'installer dans son passé, d'inverser le sens du temps. Pour Roberto, le monde se confond avec sa représentation, la carte avec le territoire, le mot avec la chose. Eco le linguiste ne cesse jamais de se pencher sur l'épaulé d'Eco le romancier, même lorsque ses héros voguent au loin des bibliothèques et des musées.

N'avoir qu'à penser

Les naufragés, dans les romans d'aventures traditionnels, abordent sur l'île déserte et, avec des moyens de fortune, guidés par les méthodes pratiques qu'inspire la pensée analytique, ils en font des lieux de civilisation. Si Robinson Crusoe en avait eu le temps, il aurait transformé son îlot en cottage, avec pelouse verte, feu de bois dans l'âtre, thé à cinq heures et domestique gourmé. Roberto ne vas pas dans l'île et il n'a pas d'outil, même rudimentaire. Contrairement à Marx, il ne cherche pas à changer le monde mais à le comprendre. C'est déjà assez difficile, et ce fils de hobereau piémontais a appris des paysans qu'on ne mettait pas la charue devant les bœufs. Roberto est un intellectuel que les circonstances ont amené à ce point extrême de félicité: n'avoir rien d'autre à faire qu'à penser.

Il ne s'en prive pas. Dans *L'île du jour d'avant*, les combats, les ruses, les intrigues, les péripéties, les chevauchées, les traquenards, les assauts, les trahisons et les félonies



PHOTO ARCHIVES

Dans son dernier livre, Umberto Eco se fait le chroniqueur d'une aventure singulière et palpitante, celle de la naissance de l'esprit et de la sensibilité modernes et des guerres intellectuelles qui l'accompagnèrent.

sont légion, mais ils se situent dans le paysage des idées. Eco semble bien l'inventeur — un peu distant et ironique — d'une nouvelle forme de roman historique qui trouve ses fondements dans l'histoire culturelle plutôt que dans les tragédies politiques et les alcôves princières. Son livre vaut d'abord par la précision et par l'ampleur du tableau qu'il brosse de l'Europe baroque, telle qu'elle hésite encore, aux alentours des années 1640, entre les fièvres étourdissantes et les turbulences frondeuses de la pensée analogique et l'ordre harmonieux et despotique de la raison. De quelque côté qu'on se tourne: astronomie, religion, navigation, machines de guerre, politique, littérature, chimie, mesures du temps, relations amoureuses, géographie ou morale, c'est la même bataille qui est engagée.

Bataille confuse où les protagonististes n'en finissent pas de changer de camp, tant les données paraissent incertaines, les engagements ambigus, les apparences trompeuses. Nous savons bien, nous, qu'au bout du compte Descartes l'emportera

sur Gassendi, Racine sur Corneille, Richelieu et l'absolutisme sur Gaston d'Orléans et la folle noblesse, Bossuet sur les libertins et le Traité des passions sur la Carte du Tendre. Mais quand Roberto échoue devant son île, rien n'est encore joué. Le *Discours de la méthode* a trois ans, et la rétractation de Galilée et de ses théories héliocentristes en a dix. Ce n'est pas une nouvelle façon de voir le monde qui en affronte une ancienne, mais bien deux branches jeunes et vigoureuses qui, à peine sorties d'un tronc commun, s'entrelacent et cherchent à s'étouffer. Dans un chaos d'arguments, un magma d'artifices, une forêt de masques et une jungle de sophismes.

L'état de savoir boiteux

Roberto, à tâtons, essaie de ne pas y perdre son latin tout en gagnant son français. C'est un garçon prudent et sage dont Eco nous dit qu'il avait décidé d'accorder seulement la moitié de son esprit aux choses en quoi il croyait (ou croyait croire), pour garder l'autre disponible au cas où fut vrai le contraire. On com-

prend mieux pourquoi, dans une disposition d'esprit si partagée, il décide le plus souvent d'observer, de peser et de ne rien faire. Pour le romancier, cet état de croyance incrédule, de savoir boiteux, de demi-science et de demi-chimère est une mine d'or. Rien de moins romanesque que les certitudes carrées et les héros d'une seule pièce. Roberto est un personnage en volutes, en traverses, en erreurs fertiles et en vérités inutiles. Eco joue de toutes ses cordes avec une virtuosité qui n'évite pas toujours le contentement de soi. Mais celui-ci est, le plus souvent, compensé par l'humour. Quand Eco a réussi un saut périlleux dialectique particulièrement subtil, il bat lui-même des mains pour se sauver du ridicule d'être applaudi.

Reste la langue. Ce n'est évidemment pas celle de Pascal ni celle du bel ordre classique de la grammaire de Port-Royal, qui ne triomphent que dans la seconde moitié du siècle. À l'époque de Roberto, la bataille — toujours la même — se déroule entre les précieux et les libertins d'une part, héritiers d'une tradition d'enrichissement continu et volubile de la langue et, d'autre part, les disciples de Malherbe, qui vient de mourir, lesquels militent pour un appauvrissement concerté du français, au nom de la rigueur métrique, de la pureté de l'instrument analytique et de la noblesse de l'expression. S'il n'imite pas Pascal, Umberto Eco ne cherche pas davantage à écrire à la manière de Benserade ou de Cyrano de Bergerac. Tout juste s'autorise-t-il à citer quelques extraits de lettres de Roberto, par goût de l'exotisme, par plaisir de linguiste, pour la beauté et pour l'obscurité de la chose. Le reste du livre est d'un narrateur de notre temps, mais qu'une longue et amoureuse fréquentation des textes fran-

çais de l'époque baroque aurait à ce point imprégné que le style, les mots, les figures, les tournures et l'inventivité des précieux auraient déteint sur ses propres phrases.

S'il se garde de prendre parti dans les aventures qu'il décrit, préférant laisser son héros obéir aux vents divers qui le malmènent, Eco laisse à son écriture le soin d'indiquer ses préférences. Elles vont à l'exubérance, à la langue multiple et proliférante, à la plus grande liberté donnée à l'imagination, à la ciselure, à la pointe, au panache, à la richesse profuse des symboles. La traduction de Jean-Noël Schifano restitue avec fougue et maniérisme cette jubilation langagière. Elle est celle de Roberto, bien sûr, désireux d'inventer une langue neuve capable de naître d'un contact neuf avec les choses. Elle est aussi celle d'Eco l'artiste, le double nocturne d'Eco le savant.



Robert LALONDE



«UN RECUEIL DE NOUVELLES QUI CONSTITUE POUR MOI UNE DES PLUS BELLES LECTURES DE L'ANNÉE. [...] VOTRE CŒUR VA BASCULER. J'EN SUIS SÛR.»
Jean Fugère, *Sous la couverture*

176 pages • 18,65 \$

OÙ VONT LES SIZERINS FLAMMÉS EN ÉTÉ?

histoires

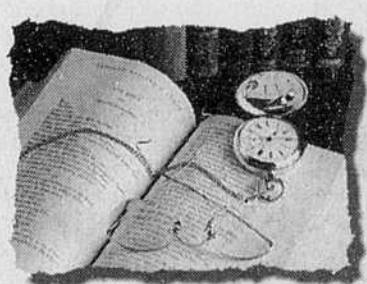
214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 569, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 576, 577, 578, 579, 580, 581, 582, 583, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 590, 591, 592, 593, 594, 595, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 607, 608, 609, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 625, 626, 627, 628, 629, 630, 631, 632, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 656, 657, 658, 659, 660, 661, 662, 663, 664, 665, 666, 667, 668, 669, 670, 671, 672, 673, 674, 675, 676, 677, 678, 679, 680, 681, 682, 683, 684, 685, 686, 687, 688, 689, 690, 691, 692, 693, 694, 695, 696, 697, 698, 699, 700, 701, 702, 703, 704, 705, 706, 707, 708, 709, 710, 711, 712, 713, 714, 715, 716, 717, 718, 719, 720, 721, 722, 723, 724, 725, 726, 727, 728, 729, 730, 731, 732, 733, 734, 735, 736, 737, 738, 739, 740, 741, 742, 743, 744, 745, 746, 747, 748, 749, 750, 751, 752, 753, 754, 755, 756, 757, 758, 759, 760, 761, 762, 763, 764, 765, 766, 767, 768, 769, 770, 771, 772, 773, 774, 775, 776, 777, 778, 779, 780, 781, 782, 783, 784, 785, 786, 787, 788, 789, 790, 791, 792, 793, 794, 795, 796, 797, 798, 799, 800, 801, 802, 803, 804, 805, 806, 807, 808, 809, 810, 811, 812, 813, 814, 815, 816, 817, 818, 819, 820, 821, 822, 823, 824, 825, 826, 827, 828, 829, 830, 831, 832, 833, 834, 835, 836, 837, 838, 839, 840, 841, 842, 843, 844, 845, 846, 847, 848, 849, 850, 851, 852, 853, 854, 855, 856, 857, 858, 859, 860, 861, 862, 863, 864, 865, 866, 867, 868, 869, 870, 871, 872, 873, 874, 875, 876, 877, 878, 879, 880, 881, 882, 883, 884, 885, 886, 887, 888, 889, 890, 891, 892, 893, 894, 895, 896, 897, 898, 899, 900, 901, 902, 903, 904, 905, 906, 907, 908, 909, 910, 911, 912, 913, 914, 915, 916, 917, 918, 919, 920, 921, 922, 923, 924, 925, 926, 927, 928, 929, 930, 931, 932, 933, 934, 935, 936, 937, 938, 939, 940, 941, 942, 943, 944, 945, 946, 947, 948, 949, 950, 951, 952, 953, 954, 955, 956, 957, 958, 959, 960, 961, 962, 963, 964, 965, 966, 967, 968, 969, 970, 971, 972, 973, 974, 975, 976, 977, 978, 979, 980, 981, 982, 983, 984, 985, 986, 987, 988, 989, 990, 991, 992, 993, 994, 995, 996, 997, 998, 999, 1000

Boréal

Qui m'aime me lise

RENAUD-BRAY

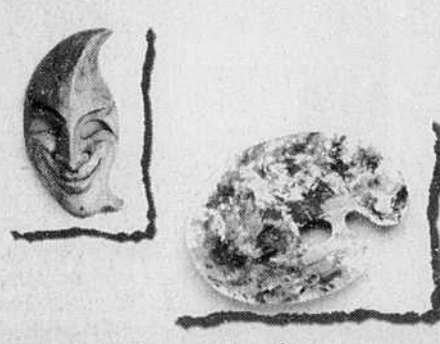
VOUS INVITE À DES RENCONTRES PARTICULIÈRES AVEC...



...le monde des livres...



...le monde du cinéma...



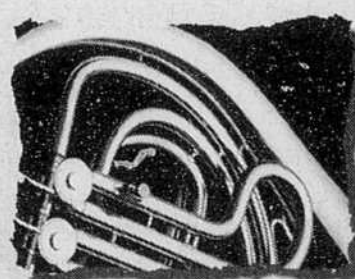
...le monde des arts...



...le monde des enfants...



...le monde des idées...



...le monde de la musique...

À chacun son Renaud-Bray!

5252, chemin de la Côte-des-Neiges ☎ 342-1515

4301, rue Saint-Denis ☎ 499-3656 • 5117, avenue du Parc ☎ 276-7651

1474, rue Peel ☎ 287-1011 • 359, rue Sainte-Catherine Ouest ☎ 289-8681

6925, boulevard Taschereau (Brossard) ☎ 443-5350

et Renaud-Bray Jeunesse maintenant situé au

5219, chemin de la Côte-des-Neiges ☎ 342-3420

LES ÉVÉNEMENTS RENAUD-BRAY

L'Heure du conte
pour les tout-petits de 3 ans et plus
le samedi 9 mars
de 14h30 à 15h30
au 5117, avenue du Parc

Lancement de
«LA BAGUE AU NOEUD MARIN»
de Raymonde Proulx
(Éditions Vents d'Ouest)
le dimanche 10 mars de 14h à 16h
au 5117, avenue du Parc

Événement
Denise Boucher
Organisé en collaboration avec le Théâtre
d'aujourd'hui et les Écarts des Forges
le vendredi 15 mars de 17h à 19h
au 4301, rue Saint-Denis.

Le procès du nazisme

PROCUREUR À NUREMBERG
Telford Taylor
Éditions du Seuil, 1995, 710 pages
LE PROCÈS DE NUREMBERG
Annette Wieviorka
Éditions Ouest-France, 1995, 200 pages
JOCELYN COULON

Le procès de Nuremberg constitue un événement majeur de l'histoire du XX^e siècle. Pour la première fois — et jusqu'à ce jour la dernière —, les plus hauts responsables d'un État furent traduits devant une cour de justice internationale et jugés. Ce procès a suscité un très grand intérêt chez les juristes et les historiens en même temps qu'il a soulevé un immense espoir dans le monde sur la volonté de la communauté internationale de juger les crimes de guerre.

Ainsi, les spécialistes débattent depuis cinquante ans de sa légitimité mais aussi des précédents qu'il a établis. Le procès a-t-il été injuste, dans sa mise sur pied, dans son déroulement et dans son verdict? A-t-il été à l'origine d'un nouveau droit international? A-t-il été unique et, de ce fait, est-il possible d'envisager aujourd'hui de nouveaux Nuremberg pour juger les crimes de guerre qui se commettent dans le monde?

Deux livres qui viennent de paraître sur le procès de Nuremberg soulèvent ces questions et bien d'autres. Ces ouvrages, chacun à sa manière, retracent la genèse de ce procès et son déroulement qui permit de démonter la formidable mécanique de destruction qu'était l'Allemagne nazie. Le livre de Telford Taylor est le plus intéressant parce qu'il est le plus personnel. Mais pour ceux que les 700 pages de ce livre pourraient rebuter, l'ouvrage d'Annette Wieviorka est un excellent condensé du procès. Il n'y manque rien.

Colonel de l'armée américaine et spécialiste des services de renseignements, Taylor intègre, au printemps 1945, l'équipe de juristes américains chargée de l'accusation. Grâce à ses notes personnelles, aux archives de l'époque et à des documents auxquels il a eu accès récemment, l'auteur retrace avec mille détails la vie quotidienne des juges, des avocats, des employés du tribunal et des accusés pendant les dix mois que dura le premier procès de Nuremberg, de novembre 1945 à septembre 1946 (douze autres procès se déroulèrent jusqu'en 1949). Il décrit aussi, et c'est ce qui fait l'intérêt de l'ouvrage, la petite histoire de la création du tribunal, de la rédaction de son statut et de ses règlements, de la formulation de l'acte d'accusation, de la sélection des accusés, des débats entre juges au moment du verdict.

Si Taylor estime que le procès fut légitime et nécessaire et qu'il se déroula, somme toute, de façon assez exemplaire, il pense toutefois que les Alliés auraient pu mieux choisir les accusés. Examinant le verdict, il est d'avis que certains ne méritaient pas la mort et que d'autres devaient être acquittés. Mais ce qui embarrasse le plus Taylor, c'est le sentiment que ce procès avait des airs de «justice des vainqueurs». Il rappelle que les dignitaires nazis furent condamnés pour crimes contre la paix par un groupe de juges dont un — le russe — représentait un pays qui avait participé à des guerres d'agression contre la Pologne et la Finlande.

Le procès de Nuremberg a bien donné lieu à des innovations en droit international. Annette Wieviorka souligne que la notion nouvelle de «crime contre l'humanité» a pris de l'importance depuis, alors que la révélation du génocide des Juifs a poussé l'ONU à adopter une convention sur la répression de ce crime. Mais ni Taylor ni Wieviorka ne se font d'illusions sur la volonté actuelle de la communauté internationale de réprimer les crimes de guerre. Après tout, écrivent-ils, les membres de l'ONU discutent depuis 50 ans de la création d'un tribunal criminel international permanent.

LIVRES

ESSAIS ÉTRANGERS

L'énigme Hitler



ANTOINE
ROBITAILLE

HITLER, ESSAI SUR LE CHARISME EN POLITIQUE
Ian Kershaw, traduit de l'anglais par Jacqueline Carnaud et Pierre-Emmanuel Dauzat, Éditions Gallimard, Paris, 1995, 240 pages

L'OPINION ALLEMANDE SOUS LE NAZISME —
Bavière, 1933-1945
Ian Kershaw, traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat, CNRS Éditions, Paris, 1995, 376 pages

La propagande nazie était sans équivoque. Un chef à la volonté de fer. Derrière lui, la masse, complice, monolithique, qui l'appuie inconditionnellement. Ian Kershaw, historien anglais du national-socialisme, n'est pas dupe des photos de propagande.

Il rappelle, dans son *Hitler, Essai sur le charisme en politique*, que le régime politique de l'Allemagne nazie demeure une réelle énigme pour les sciences humaines. Inclassable, on ne cesse de se poser la difficile question: «En quoi consistait son caractère exceptionnel?»

Le débat n'a rien de nouveau, mais au sens de Kershaw, la chute du communisme soviétique permet de le relancer d'une nouvelle façon, libérés que nous sommes des langues de bois de la guerre froide.

Kershaw distingue trois catégories de théories sur le nazisme: le «fascisme», le «totalitarisme» et l'«hitlérisme». Il élimine à proprement parler les deux premières, leur concédant toutefois certains éléments. Bien sûr, le nazisme ressemble au fascisme par son autoritarisme et peut en sembler une branche lorsqu'on le considère sous l'angle du culte de la personnalité. Bien sûr aussi, comme Hannah Arendt l'a développé dans *Le Système totalitaire*, il y a plusieurs parallèles à faire entre les régimes nazi et stalinien: à partir de pensées millénaristes, tous deux revendiquaient — «et c'était nouveau», souligne Kershaw —, «un contrôle total sur la société». De même, les deux chefs firent régner une terreur sans précédent.

Mais selon Kershaw, ces similitudes sont «de surface». Les buts, les idéologies, les structures économiques de ces régimes, «la nature du pouvoir détenu par Hitler et Staline», diffèrent.

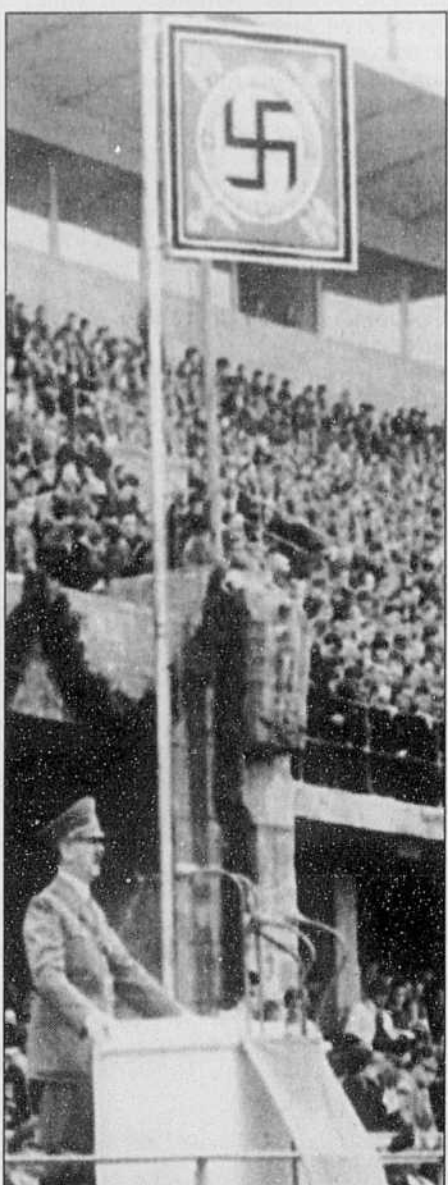
Kershaw, on l'aura compris, est de ceux qui expliquent la singularité du nazisme par la nature tout à fait particulière du pouvoir de Hitler. Cependant, il refuserait le qualificatif d'«hitlérisme» pour désigner sa théorie. Voilà un autre débat où se déchirent les spécialistes: il y a les explications «hitlérocentristes», pour lesquelles l'ensemble du dérapage historique de l'Allemagne est le produit de la démesure d'un seul homme. Tout procéderait de «l'intention» de Hitler qui exerce dans ce schéma la plénitude des pouvoirs. Ces thèses, nommées «intentionnalistes», se butent à la critique de théories fonctionnalistes extrêmes où, à l'inverse, Hitler, noyé par la multiplicité des centres de décision, est dépeint comme un «dictateur faible» (!)

Le moyen terme

Kershaw refuse d'opter pour l'un ou l'autre des deux extrêmes. Il croit qu'il faut développer une explication donnant sa juste place et à l'homme, et aux circonstances. Pour ce faire, il recourt à la notion de «pouvoir charismatique» empruntée à Max Weber. Le charisme, dans ce schéma, n'est pas envisagé comme une «qualité inhérente à un individu» mais consiste en un attribut «subjectivement perçu par ceux qui l'entourent». Bref, pour Kershaw, la société allemande de l'époque a véritablement vu quelque chose de spécial en Hitler.

Cela dépend, ajoute-t-il, d'un ensemble «extraordinaire de circonstances». Qui permirent à un outsider (à la personnalité franchement médiocre, il faut le souligner) d'accéder aux plus hautes charges de l'État. Kershaw démontre très bien que soudainement, Hitler fit l'affaire de l'ensemble (ou presque) des élites allemandes de l'époque. Au premier chef, l'armée et la grande industrie. Le mépris, elles voyaient toutefois en lui la seu-

L'énigme Hitler, ou comment un individu médiocre a pu accéder à la tête d'un État avancé, concentrer dans ses mains un pouvoir des plus étendus, et mener ce pays à une issue aussi apocalyptique



«Le dernier défi lancé par Hitler: expliquer la nature de son pouvoir.»

la façon de se sortir du marasme et de réarmer la nation. Hitler convenait aussi à la Chancellerie, souhaitant renverser l'ordre européen, et à la masse des Allemands qui, humiliés par Versailles et la crise, avaient des revendications violentes, chauvines et antisémites.

Le régime de Hitler était fort et faible à la fois: des pouvoirs concurrents se forgèrent entre lesquels le Führer jouait les arbitres. Aucune instance décisionnelle ne limitait le pouvoir du Führer. Mais cela l'obligeait à trancher parfois des litiges administratifs des plus banals. Dans cet ensemble, le mythe de Hitler, comme Kershaw l'appelle, avait une fonction de ciment, qui amenait bien des individus, dans leurs rapports avec l'État, à devancer les demandes du Führer.

Hitler, se fondant uniquement sur ce rôle providentiel qu'on voyait en lui, a construit son Reich en dehors de la légalité. Aucun schéma connu ne peut prétendre cerner sa structure, qui se dessinait selon les périodes et les personnes. Durant les douze ans du régime, Hitler nie l'existence de l'organisation et de la culture étatiques en nommant ses partisans à la tête d'institutions improvisées relevant directement de son autorité.

En fait, Kershaw, qui a une formation de médiéviste, démontre qu'il s'agit d'un néoféodalisme. Où la fonction est dépassée par la personnalisation. Un régime polycratique qui s'éloigne de toute rationalité politique. Un chaos administratif où l'arbitraire est la norme, où les fiefs sont légion.

L'auteur développe l'idée que le charisme est un couteau à deux tranchants. Il crée des attentes que l'on ne peut décevoir. De plus, la domination charismatique, comme l'avait dit Weber, ne peut souffrir la routine. C'est une dynamique d'enfer qui empêche tout espèce de répit. D'où l'impossibilité de la stabilité. D'où la fuite en avant vers la destruction, vers la concrétisation de la haine dans les camps de la mort. Le charisme est la clé de voûte d'un «système» lancé dès le départ, tel un train fou, vers son autodestruction.

L'opinion publique

Dans *L'Opinion publique sous le nazisme*, écrit il y a plus de dix ans et traduit en français récemment, Kershaw proposait une hypothèse intéressante sur les limites du consentement populaire sous le nazisme. Selon lui, l'idée du contrôle total de la société est inexacte et trop facile.

Dans cette Allemagne que nombre de dissidents (artistes et intellectuels) ont quittée, il demeure des dissensions, que Kershaw recense. Certains agriculteurs, catholiques et déçus de l'abolition des congés religieux, refusent de prendre part aux défilés. Certains ouvriers ne consentent pas à fêter un Allemand zélé qui a remplacé un juif, chassé de la tête d'une usine.

Plus que des anecdotes, ces comportements s'ajoutent à plusieurs données montrant que l'idéologie n'avait pas «hypnotisé» tous les Allemands. Pour qui la question juive, par exemple, centrale au Führer, venait bien après les problèmes matériels ou les attaques contre les traditions religieuses.

Ian Kershaw démontre que l'indifférence plus que l'enthousiasme a généralement caractérisé le nazisme au quotidien. Cet espèce de vide moral a toutefois permis un processus d'extermination. Qui dit passivité dit complicité: la «route d'Auschwitz fut pavée d'indifférence», conclut-il de façon tragique et convaincante.

Le dictionnaire de la drôle de paix

1938-1948 LES ANNÉES DE TOURMENTE
DE MUNICH À PRAGUE
Sous la direction de Jean-Pierre Azéma
et François Bédarida
Éditions Flammarion, Paris, 1995, 1137 pages
JOCELYN COULON
LE DEVOIR

Les historiens sont parfois des êtres excentriques. Pour chacun de nous, les siècles, comme les décennies et les années, ont un début et une fin bien précis. Pas pour les historiens. Ils découpent l'histoire en tranches, ce qui désoriente souvent le simple mortel. Ainsi il s'en trouve, comme le Britannique Eric Hobsbawm par exemple, pour écrire que le XX^e siècle commence en 1914 et se termine en 1991. C'est là une désignation tout à fait arbitraire mais parfaitement acceptable sur le plan des événements politiques ou sociaux. Après tout, la marche du monde ne correspond pas nécessairement à des périodes statiques.

Les auteurs de *1938-1948 — Les Années de tourmente* ont aussi fait le choix d'un découpage chronologique arbitraire. Pour eux, cette décennie est à marquer d'une croix dans l'histoire de ce siècle sanglant et brutal. Elle s'ouvre à Munich, avec un espoir, et se termine à Prague, avec un drame. En effet, la conférence de Munich de 1938 semble aboutir à une paix que tous appellent de leurs vœux en Europe. Pourtant, le sommet de quatre grands dirigeants européens (Daladier, Chamberlain, Hitler et Mussolini), dans la cité bavaroise, signale plutôt le début de la plus terrifiante guerre de l'histoire de l'humanité. «Dorénavant, écrivent les historiens Jean-Pierre Azéma et François Bédarida, ce sont les armes qui sont appelées à trancher le destin du monde.» Et elles vont se déchainer pendant six ans. Mais en 1945, la guerre est à peine terminée qu'une autre, plus subtile, se met en marche. Les deux géants qui ont émergé du conflit mondial — URSS et États-Unis — se retrouvent face à face et s'installent dans la guerre froide. Le coup de Prague de 1948, où les communistes prennent le pouvoir, symbolise «la glaciation de l'univers issu de la Seconde Guerre mondiale».

Pour raconter cette décennie, les auteurs ont ordonné leur dictionnaire autour de six éléments thématiques: la violence et la guerre, économies et idéologies, géopolitiques, acteurs, lieux et événements, controverses et enjeux de mémoire. Il est impossible ici de décrire la richesse et la complexité de ces éléments et des sujets qui y sont associés. Chacun des 105 articles, accompagné de renvois et d'une orientation bibliographique, est écrit avec clarté et se veut avant tout «un bilan du savoir actuel, fondé sur les acquis de la recherche la plus récente, la plus exigeante, la plus sûre».

Des contributions originales

Attirons toutefois l'attention sur quelques contributions originales. En quelques pages, Danièle Voldman décrit comment la guerre a transformé l'urbanisme des villes où, lors de la reconstruction, des banisseurs ont expérimenté «des procédés nouveaux d'industrialisation et de préfabrication, prélude au logement de masse». René Rémond démontre comment l'idée européenne est née d'une profonde révision de la politique étrangère française au début de la guerre froide. Michael Marrus souligne le drame des personnes déplacées (à distinguer des réfugiés) pendant et après la guerre et du casse-tête que cela posa aux forces alliées. Pierre Mélandri tente un exercice périlleux, celui de faire le point sur les origines de la guerre froide. Sans trancher, il s'en tire très bien.

Si ce dictionnaire fait une large place à des sujets occidentaux, il traite aussi des États, des acteurs et des événements de la périphérie. On lira avec intérêt des papiers sur l'Inde, le Japon et la Chine, Mao et Chiang Kai-shek, la lutte entre Juifs et Arabes pour le contrôle de Jérusalem et le soulèvement des Algériens de Sétif contre la colonisateur français.

Il y a bien deux ou trois petites erreurs dans cet ouvrage (Alger Hiss n'a jamais été le premier secrétaire général de l'ONU), mais rien qui puisse vraiment entacher le prodigieux travail de l'équipe de rédacteurs.

J'ai parcouru ce dictionnaire de la première à la dernière page. Plus de mille feuillets absolument passionnants et dont la lecture n'est jamais lassante. Ouvrez le livre où vous voulez, vous ne vous y perdrez pas. Chaque article peut s'appréhender indépendamment des autres. C'est là la merveille de cet ouvrage.

CONFÉRENCES JARISLOWSKY 1996

PASSER LES FRONTIÈRES

MERCREDI 13 MARS

PIERRE VÉRONNEAU,
CONSERVATEUR À
LA CINÉMATHEQUE
QUÉBÉCOISE
«LE CINÉMA QUÉBÉCOIS:
L'OUVREMENT À L'AUTRE»

MERCREDI 6 MARS

JEAN-PIERRE RONFARD,
HOMME DE THÉÂTRE
«CULTURE ET CRÉATION:
LES SEURS ENNEMIES
DU THÉÂTRE QUÉBÉCOIS»

UNIVERSITÉ
DE MONTRÉAL
PAVILLON PRINCIPAL
SALLE M-415
À 17 H 30
ENTRÉE GRATUITE

MARDI 19 MARS

MONIQUE LARUE
ROMANCIÈRE,
PROFESSEUR
«L'ARPEUTEUR ET
LE NAVIGATEUR»

LE DEVOIR

BEST-SELLERS

CETTE SEMAINE CHEZ

le Parchemin

ROMANS QUÉBÉCOIS

1. MISS SEPTEMBRE, François Gravel — éd. Québec/Amérique
2. ZOMBI BLUES, Stanley Péan — éd. La courte échelle
3. LE ROMAN DE JULIE PAPINEAU, Micheline Lachance — éd. Québec/Amérique
4. LE GRAND DÉTOUR, Marie-Danielle Croteau — éd. La courte échelle

ESSAIS QUÉBÉCOIS

1. LE TOUR DE MA VIE EN 80 ANS, Marguerite Lescop — éd. Lescop
2. DE L'AUTRE CÔTÉ DES CHOSES, Lise Thouin — Libre Expression
3. HISTOIRE POPULAIRE DU QUÉBEC, TOME 2, Jacques Lacoursière — Septentrion

ROMANS ÉTRANGERS

1. TALIOS, Anne Rice — Robert Laffont
2. PRESQUE RIEN SUR PRESQUE TOUT, Jean d'Ormesson — Gallimard
3. LA CLASSE DE NEIGE, Emmanuel Carrère — P.O.L.
4. LE MONDE DE SOPHIE, Jostein Gaarder — Seuil

ESSAIS ÉTRANGERS

1. LE SOUCI DES PAUVRES, Albert Jacquard — Flammarion
2. LE MIRACLE DE LA MÉLATONINE, Walter Pierpaoli et William Regelson — Robert Laffont
3. LES LEÇONS DE VIE DE LA PROPHÉTIE DES ANDES, James Redfield et Carol Adrienne — Robert Laffont

LIVRE JEUNESSE

1. CYRUS (LES 4 TOMES), Christiane Duchesne et Carmen Marois — Québec/Amérique

LIVRES PRATIQUES

1. LES MÉTIERS DE LA FORMATION PROFESSIONNELLE AU SECONDAIRE, Collectif — Ma Carrière
2. L'ÉTAT DU MONDE 96, Collectif — La Découverte/Boréal

COUP DE COEUR

1. ADÈLE INTIME, André Brochu — XYZ Éditeur

Mezzanine, station Henri-UDAM, Montréal, 845-5243

L'ÉCHANGE

DISQUES COMPACTS, LIVRES, CASSETTES, DISQUES, BD

OUVERT 7 JOURS 10h à 22h

CHOIX ET QUALITÉ

3694 St-Denis, Montréal
Métro Sherbrooke 849-1913

713 Mont-Royal Est, Mt
Métro Mont-Royal 523-6389

L'ALCHIMISTE

Paulo Coelho

Un conte initiatique, un récit mystique qui explore la métamorphose spirituelle d'un jeune homme à la recherche de son idéal.

9,95\$

LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Une prose époustouflante



JACQUES ALLARD

ADÈLE INTIME

André Brochu, XYZ Éditeur,
Montréal, 1996, 102 pages

Je lis André Brochu depuis ses premières nouvelles, publiées avec celles d'André Major et Jacques Brault (*Nouvelles*, Cahiers de l'AGEUM, 1963). C'est pour lui et eux, écrivains de la verdeur et du rêve, que j'ai sans doute commencé à faire de la chronique. Je parle donc depuis ce lieu certain d'une vieille amitié, avec la connivence que cela suppose, sans pour autant garantir toutes les lumières, tant s'en faut. D'ailleurs, cette œuvre de fiction reste encore jeune, cumulant les nouvelles et récits, plutôt que les romans (*Adéodat I*, 1973; *La Vie aux trousses*, 1993). *Adèle intime* aurait pu être une longue nouvelle, mais c'est bien un roman, petit ou bref, comme on voudra, mais d'une prose époustouflante.

Quel récit, quel monologue! Quel metteur en scène, quel comédien ou comédienne découvri-
ra la force de ces soliloques dont André Brochu a le secret? Surtout quand s'ordonnent comme ici ses thèmes profonds et toujours en conflit de l'intelligence et de la bêtise, du normal et du fou, du beau et du laid, du propre et du sale, de la pureté et de l'impureté (sexuelle, beaucoup, beaucoup), du divin et du malin. Tout ce nœud de honte jamais tranché, nœud de contradictions métaphysiques et existentielles. Bien au contraire: elles sont ici jouées dans un style où le truculent et l'impudique naviguent de concert. S'envolent dans un jeu où les images jouissent de leur cruauté. Un sorte de sadisme langagier tant la langue jouit ici de se tirer.

Une histoire de cul

Ne vous étonnez donc pas trop si l'histoire d'Adèle passe par le cul, pas l'innocent de la bouteille ou l'ornement de la lampe, plutôt celui de l'impasse, du désespoir. Pour dire le cul-de-sac qu'est devenue sa vie, Adèle devait ainsi se présenter: «Je suis assise, le cul par terre. Et pas seulement mon cul, ma vulve aussi. Je suis toute par

terre. Je pèse, je pose. Mes belles cuisses se touchent un peu, ma peau de droite touche ma peau de gauche sous le fourreau de soie, mon élégance. Je suis élégante, heye! Quelque chose de rare.»

L'histoire est celle d'une secrétaire de trente-sept ans que viennent de laisser Hervé, son mari commerçant d'électronique, et Denis, leur fils adolescent. Histoire de rejet, de reste humain, pur produit de ce «ménage» que l'on fait parfois, au nom de la passion bien sûr, en laissant comme une ordures l'amante et la mère. Voyez comment se casse alors le discours, s'ébrèchent les phrases, comment le verbe de la prosternée perd la tête: «*Alors ne ferai pas de ménage, resterai parmi l'ordure. En paix. Avec moi-même. Je dure. Je fais dur. J'essuie les plâtres, à l'envers. Le ciel*

le ciel m'est tombé sur la tête. Où la tête? où Je ricane.» Voyez-là aussi délirer d'amour en écartant les jambes: «Je les ouvre un peu et l'homme peut venir. Comme la marée entre les roches. Elle bat, bat, assaille, surmonte, envahit, faste d'écume. Maudite marée, pleine de bave. Les larmes, l'eau. Les sanglots. Goélands, charognards blancs, poubelles de lumière, piquez au cul, à mon cul de pauvresse, forcez-moi de vos rages ailées, gonflez-moi. Que je crève, que je crève.»

Ce discours du délire

Connaissez-vous beaucoup d'écrivains contemporains qui nous font entendre le malheur beckettien, avec ses grincements sartriens, mais aussi la confusion des sentiments à la Zweig et certains jeux de la folie nabokovienne? Certains trouveront que je tapise la référence et bourre un peu l'intertexte. Au rythme où l'on nie notre différence pour assurer l'altérité (laquelle donc?), où l'on efface les frontières, laissera-t-on encore, à certain peuple égaré dans l'histoire, ce type d'écriture? Dans la synthèse de ses résolutions, ce délire conviendrait parfaitement à l'impasse intime que décrit l'expression contemporaine.

Prêtez donc l'oreille à cette Adèle, puis essayez l'homme qui bavarde sur le divan du psychanalyste («Manie» dans *L'Esprit ailleurs*) ou encore l'écrivain Raoul de la superbe *Croix du Nord* (1991). Continuez avec le narrateur et son ami Philémon Troutroux et les autres drôles de *La Vie aux trousses*. Puis suivez le curé dérangé des *Fièvres blanches* (1994). Vous verrez s'animer un théâtre souvent cru, dérangeant: il vaut peut-être déjà les monstres de Victor-Lévy Beaulieu ou de Michel Tremblay. Et dans une narration, un style, qui souvent les dépassent. Quand on met du temps pour maîtriser la langue et les langages du réel, on y arrive peut-être pour en dire la folie.



L E T T R E S F R A N C O P H O N E S

Le retour du romanesque

Le personnage de Heathcliff revu par une Guadeloupéenne

LA MIGRATION DES CŒURS

Maryse Condé

Robert Laffont, 1995, 340 pages

LISE GAUVIN

Envoûtante saga que cette *Migration des cœurs* de Maryse Condé, romancière guadeloupéenne qui vit maintenant à New York, où elle enseigne à l'université Columbia. Après plusieurs romans dont *Ségou*, *La Vie scélérates* et, plus récemment, *La Colonie du Nouveau-Monde*, Maryse Condé a choisi d'adapter au contexte antillais le chef-d'œuvre d'Emily Brontë, *Les Hauts de Hurlevent*. Adaptation très libre, il va sans dire, dans laquelle le personnage d'Heathcliff devient Razyé, un Noir à la vie tumultueuse et au grand pouvoir de séduction, victime lui-même d'un amour impossible, celui qu'il éprouve pour la belle Cathy de Linsseuil. On aura compris que le roman est tout entier centré sur l'histoire de cette passion, à la fois partagée et contrariée, et que les personnages secondaires n'interviennent que dans la mesure où ils ont un lien direct avec les héros. Histoire

d'amour, de bruit et de fureur, de violence exacerbée mais aussi de tendresse et de sensualité qui se répercute de lieu en lieu et de génération en génération, comme si l'emprise du tragique était plus forte que toute velléité de salut individuel. Quel destin attend Anthuria, cette petite fille née d'amours incestueuses que veille jalousement son père sur ses terres de l'Engoulevent?

Dans cette Guadeloupe de la fin du siècle dernier, où les classes sociales sont encore déterminées par la couleur de la peau, les antagonismes familiaux sont tenaces. Quant à la bourgeoisie coloniale, elle est montrée comme résistante tant bien que mal et plutôt mal que bien à la révolte des travailleurs de plantation et au socialisme naissant. L'état de santé précaire d'Alméric de Linsseuil, celui que l'on surnommait «Le Chérubin blond» et qui pourtant s'efforçait d'être «un bon patron», est dans un tel contexte fortement symbolique.

La Migration des cœurs est un roman dans lequel le romanesque reprend tous ses droits. D'une construction astucieuse, il comprend

cinq parties qui correspondent aux lieux fréquentés par Razyé et par l'un de ses descendants, surnommé Razyé II. Ces lieux sont Cuba, La Guadeloupe, Marie-Galante, Roseau puis à nouveau La Guadeloupe. Dans chacune des parties, la parole est donnée à tour de rôle aux multiples personnages — nourrices, domestiques, vendeuses de poissons, etc. — qui accompagnent les héros dans leurs fuites de telle sorte que ceux-ci en ressortent en même temps dévoilés et d'avantage énigmatiques. On ne saura jamais ainsi ce que contient le journal de Cathy de Linsseuil et ce mystère final renvoie à celui qui, de récit en récit, de chapitre en chapitre, plane sur l'ensemble du livre. C'est cette vue oblique laissant place à une diversité d'hypothèses, cette interrogation à plusieurs niveaux sur le sens de la vie et du destin qui tient le lecteur en haleine de la première à la dernière page de la vaste fresque intitulée *La Migration des cœurs* et que l'on pourrait aussi coiffer du titre de l'un de ses chapitres: «Arrive ce qui est déjà arrivé».

Eugen Drewermann

Le mal



Tome I

Desclée de Brouwer

LE MAL

Structures et permanence, tome 1

EUGEN DREWERMANN

Premier d'une série qui en comptera trois, ce volume inaugure la publication de l'ouvrage fondamental du célèbre théologien allemand. Drewermann confronte ici la Bible avec l'angoisse existentielle de l'homme en utilisant les ressources de la méthode histori-critique, de la psychanalyse et de l'histoire des religions.

480 pages - 80,95\$

Jean-Marie Muller

Le principe de non-violence

Parcours philosophique



Desclée de Brouwer

LE PRINCIPE DE NON-VIOLENCE

Parcours philosophique

JEAN-MARIE MULLER

L'auteur propose dans cet ouvrage l'aboutissement de trente ans de recherche. La non-violence est présentée pour la première fois dans toutes ses dimensions, éthiques, culturelles, stratégiques et politiques.

334 pages - 43,95\$

DYNAMIQUE DE LA MÉDIATION

JEAN-FRANÇOIS SIX

L'auteur fait le point des différents secteurs dans lesquels la médiation s'exerce (famille, école, entreprise, justice, ville...). Il précise le statut et la fonction du médiateur, son identité, son éthique et la formation nécessaire.

288 pages, Coll. «Culture de paix» - 41,95\$

Jean-François Six

Dynamique de la médiation

Culture de Paix
Desclée de Brouwer

PETIT DICTIONNAIRE DU JAPON

DESCLÉE DE BROUWER

PETIT DICTIONNAIRE DU JAPON

CHRISTIAN KESSLER

Un petit livre pratique pour découvrir, en 50 mots, le Japon à travers les usages de la vie quotidienne mais aussi l'histoire, la religion et la politique.

128 pages - 17,95\$

ANDRÉ MALRAUX

L'aventure de la fraternité

MICHEL COOL

La biographie de celui qui fut dans un même mouvement, acteur et témoin de ce siècle et pour lequel la condition humaine est vouée à la fraternité.

128 pages, Coll. «Témoins d'humanité» - 18,95\$



ANDRÉ MALRAUX

L'aventure de la fraternité

COLLÉE DE BROUWER

LA SÉDUCTION DE L'ARGENT

ÉTIENNE PERROT

Comment démythifier l'argent au-delà des bonnes intentions ou des critiques trop faciles? Est-il possible d'échapper à sa séduction? Un livre qui répond à l'ensemble de ces questions.

160 pages, Coll. «Éthique sociale» - 26,95\$

Étienne Perrot

La séduction de l'argent

Desclée de Brouwer

DEMEURES MÉDIÉVALES

Cœur de la cité

PIERRE GARRIGOU GRANDCHAMP

Une étude sur la maison de ville construite en France au temps de Saint-Louis et de Louis XI. Ces demeures composent encore aujourd'hui l'essentiel du tissu bâti de certaines villes.

128 pages, Coll. «Patrimoine vivant notre histoire»
Coédition Rempart/Desclée de Brouwer 32,95\$

Pierre Garrigou Grandchamp

DEMEURES MÉDIÉVALES

Cœur de la cité



l'heURe du CoNte

Une activité pour les tout-petits de 3 ans et plus

Dans les livres se cachent des princes charmants, des sorcières, des dragons, des loups affamés, des fées étourdies, de drôles de petits lapins et bien d'autres personnages amusants, étonnants et même...un peu effrayants. Venez les rencontrer et écouter leur histoire.

SAMEDI 9 MARS à 14h30



Illustration: Sacha Joseph

RENAUD-BRAY

5117, avenue du Parc, ☎ 276-7651

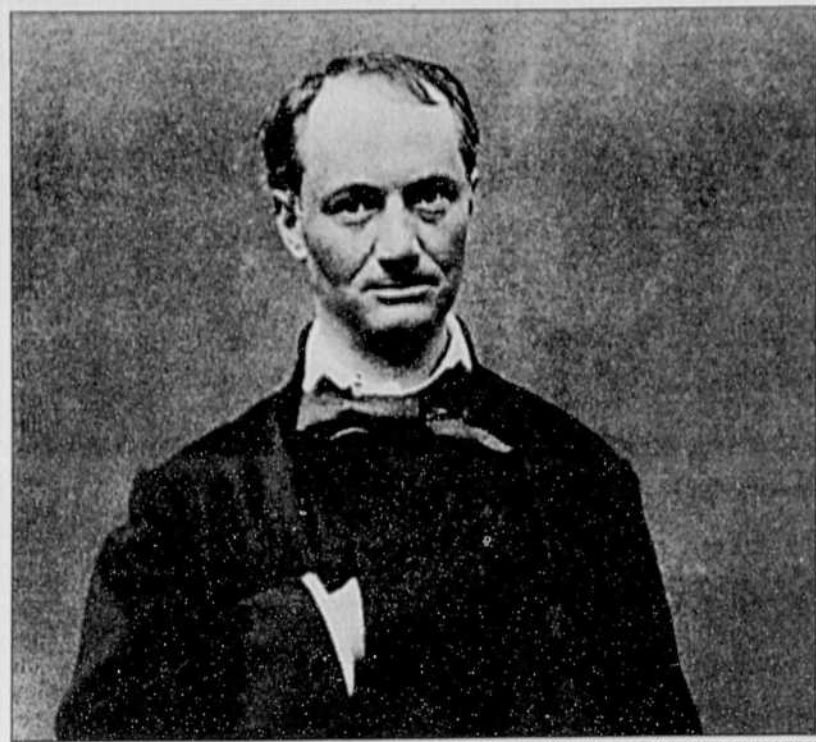
DESCLÉE DE BROUWER

Distribution Fides

LIVRES

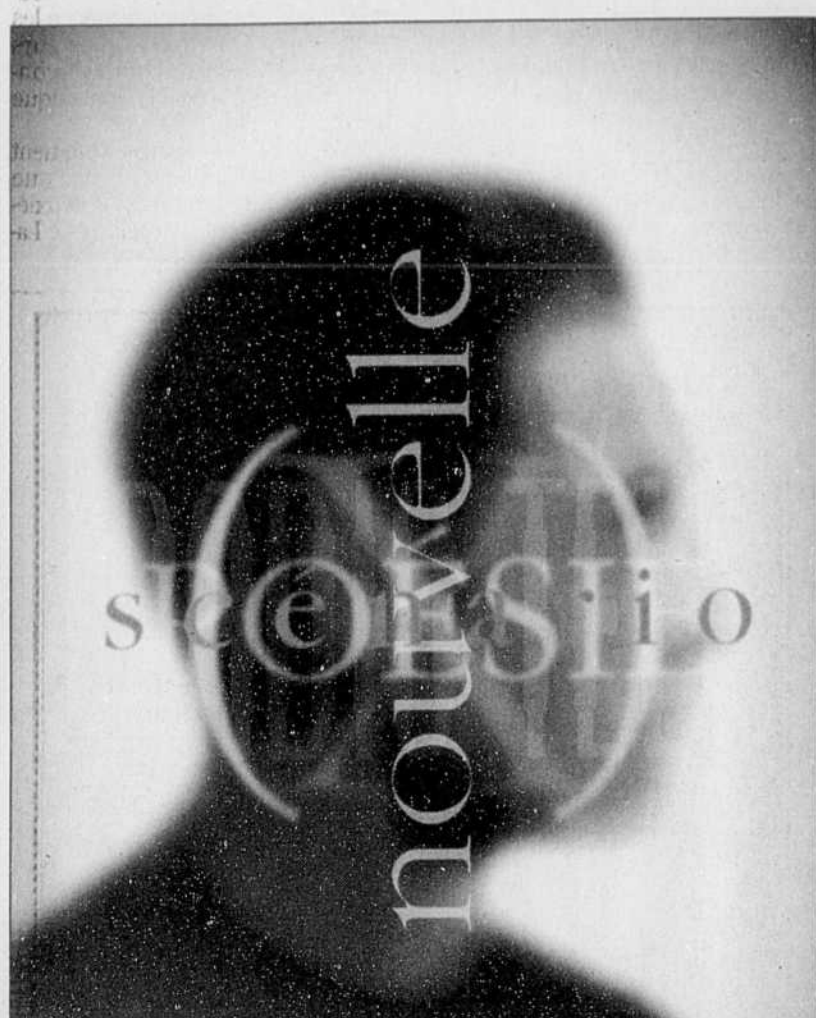
LES PETITS BONHEURS

Un classique bien inquiétant



Charles Beaudelaire

PHOTO INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY



La création à Radio-Canada

Dans la grande tradition des concours de création de Radio-Canada, la chaîne culturelle FM et la télévision de la Société Radio-Canada s'associent pour lancer les

GRANDS PRIX
SOCIÉTÉ RADIO-CANADA
DES SCÉNARISTES, NOUVELLISTES ET POÈTES

Les catégories

Radio

- Dramatique (30 minutes)
- Nouvelle (30 minutes)
- Poésie (15 minutes)

Télévision

- Dramatique (scénario de 55 minutes)

Les prix

À la radio

- Premier prix : 5000 \$ dans les trois catégories
- Deuxième prix : 3000 \$ dans les trois catégories
- Diffusion à la chaîne culturelle FM
- Publication dans Le Devoir (nouvelle et poésie)

À la télévision

- Quatre prix de 2000 \$
- Diffusion dans le cadre des Beaux Dimanches (plus le cachet de diffusion)

Inscription

Procurez-vous le formulaire d'inscription aux bureaux de la Société Radio-Canada ou en composant le

(514) 597-7531

Date limite : 15 avril 1996

Et bonne chance!



Radio et télévision

LE DEVOIR

PETITS POÈMES EN PROSE
Charles Baudelaire, préface de
Pierre-Louis Rey, collection
«Live et voir les classiques», Paris,
1995, 187 pages

O n ne lit plus guère Aloysius Bertrand. C'est pourtant de l'auteur de *Gaspard de la nuit* que se réclame Baudelaire lorsqu'il présente le projet des *Petits poèmes en prose*. À l'époque, Bertrand n'était connu que de rares fidèles. Si Baudelaire le cite, il n'entend pas pour autant calquer sa démarche.

Il se contente d'adopter son point de départ, c'est-à-dire la volonté de décrire l'atmosphère d'une ville. Mais alors que le Dijonnais s'intéresse au destin des villes d'autrefois, Baudelaire veut donner le pouls du Paris qui l'entoure.

Aussi connue sous le titre du *Spleen de Paris*, cette œuvre est à placer, quoi qu'on puisse en penser, au même rang que *Les Fleurs du mal*. Le terme de «spleen», alors fort à la mode, décrit un malaise de vivre. Un *taedium vitae* dont la condition humaine est seule responsable. Nul besoin de grands malheurs, de misères matérielles ou autres. Être en vie suffit pour expliquer cet état d'âme mélancolique.

Le Paris que décrit Baudelaire n'est pas celui des beaux quartiers. Le regard que promène l'écrivain est celui

GILLES
ARCHAMBAULT

d'un écorché vif. Ce Paris populaire, qui est celui des petites gens, des artistes et des prostituées, est une ville triste, habitée par la détresse.

La compassion n'est pas toujours au rendez-vous. Il arrive à Baudelaire d'être cynique. On songe au *Mauvais vitrier*. Le narrateur, qui habite au sixième, fait monter un vitrier chez lui. Il sait que c'est en pure perte. Pour le plaisir du geste, il laisse même tomber un pot de fleurs sur la cargaison du pauvre ouvrier qui perd en un instant tout ce qu'il possède. «Ces plaisanteries nerveuses, écrit Baudelaire, ne sont pas sans péril, et on peut souvent les payer cher. Mais qu'importe l'éternité de la damnation à qui a trouvé dans une seconde l'infinité de la jouissance?»

Les textes qui forment les *Petits poèmes en prose* n'ont en commun que leur brièveté et l'urgence de leur inspiration. Si Baudelaire réussit à captiver le lecteur d'aujourd'hui,

c'est qu'il est déjà dans la modernité. Alors que des milliers d'auteurs ne se laissent plus approcher qu'avec un souci plus ou moins grand de mise en situation, on sent, on sait que Baudelaire est des nôtres.

Il est des nôtres par l'angoisse, le désir de bonheur, le rêve entretenu de paradis lointains. Employant tour à tour le «je» et le «il», ce prosateur qui écrit sans enflure évoque d'un mot les désarrois de l'âme humaine. Il est de ces observateurs de la vie urbaine qui teignent leur vision d'une profondeur que seule procure la fréquentation de démons intérieurs. «Cette vie est un hôpital où chaque malade est possédé du désir de changer de lit. Celui-ci voudrait souffrir en face du poêle, et celui-là croit qu'il guérirait à côté de la fenêtre.» Peut-être est-ce pour cette raison que nous préférons les écrivains qui donnent l'impression d'être malades. Le trajet du poêle à la fenêtre peut alors devenir pour le lecteur un périple extraordinaire.

Baudelaire
est des
nôtres par
l'angoisse, le
désir de
bonheur, le
rêve
entretenu de
paradis
lointains

TRUFO MISTO

Kidnapper les bons romans

H itchcock, Alfred de son prénom, faisait du cinéma. Ça, tout le monde, le sait et ne l'a pas oublié. Par contre, ce que les bipèdes comme les quidams du monde dans son entier savent moins, c'est que le Hitchcock, qu'incidence la Queen Elizabeth avait transformé en Sir, puisait dans la littérature les sujets de ses films.

Et alors, comme *so what* direz-vous? Un instant. Tous les chroniqueurs comme les critiques des histoires imprimées sur la pellicule affirment à intervalles plus ou moins réguliers qu'une histoire bien ficelée, c'est 50 % du succès, d'audience comme financier, d'un film. Or donc, bien choisir son sujet, c'est la moitié d'un film bien fait.

À cet égard, Hitchcock était un as. Autrement dit, il avait du goût. Il avait le nez fin. Il avait le pif si affûté qu'il reconnaissait dans des livres, petits en apparence, les potentialités, comme disent désormais les *aficionados* de la langue chic, de grands films.

Et s'il a signé des grands films, Sir Alfred Hitchcock, c'est qu'il a kidnappé de très bons romans. En réunissant en format omnibus les bouquins choisis par Hitchcock, les Éditions du Masque que distribue ici Québec Livres nous brossent d'une certaine façon un portrait de la littérature britannique de la première moitié du siècle ci-devant... euh! non... du siècle présent comme du présent siècle.

Dans le tome 1 que les Éditions du Masque avaient confectionné il y a quelques mois, on avait réuni des romans écrits notamment par Joseph Conrad, Somerset Maugham et John Buchan, auteur du célèbre *Les 39 Marches*. Auteur du tout aussi célèbre *La Centrale d'énergie* qui décéda à Montréal en février 1940 alors qu'il était... gouverneur général du Canada. Pas mal celle-là... Non! OK, d'accord.

Le tome 2 qui vient de paraître comprend les romans suivants: *L'Auberge de la Jamaïque* et *Rebecca*, tous deux écrits par la plus méconnue, de la part des francos, des écrivains britanniques, on a nommé Daphné du Maurier, *La Maison du Dr Edwards* de Francis Beeding, *Le Procès Paradine* par Robert Hichens et *Le Grand Alibi* de Selwyn Jepson.

À lire certaines titres des tomes 1 et 2, que constate-t-on? Que les British maîtrisent l'art du suspense avec une maestria à faire pâlir d'envie tous les autres. Mais cela, tout le monde le savait. En fait, à relire certains de ces romans qui ont inspiré Hitchcock, on constate surtout que les British n'ont pas leur pareil pour mettre en scène des personnages qui camouflent avec brio comme avec subtilité l'ardeur de leurs passions amoureuses respectives. Une passion toujours si prononcée qu'elle débouche invariablement sur le crime de sang.

Lisez, par exemple, *Le Procès Paradine* de Hichens. Puis? C'est le pied! Nom de Dieu.

Restons avec les Anglos. Causons de Ted Lewis, le précurseur du roman noir à la *british*, le héros de Robin Cook, l'inspirateur, à certains égards de William McIlvanney et John Harvey. De Ted Lewis, écrivain mort dans les années 70, la collection Rivages/Noir avait déjà publié *Le Retour de Jack* et *Séances*, deux histoires de malfrats bien ficelées. Aujourd'hui, c'est *Jack Carter et la loi* qu'on nous propose.

C'est décevant. C'est comme ça à cause de la deuxième partie du livre. Dans la première, Lewis met en scène Gerald et Les, deux frères qui sont les boss du crime organisé du West End londonien. Jack Carter, c'est leur lieutenant. Jimmy Swann, c'est le traître. Le type qui a décidé de vendre la mèche. Évidemment, faut retrouver le Jimmy, histoire de le trahir avant qu'il ne parle trop. C'est Jack qui s'en charge.

Il part à ses trousses, Jack. Et nous, évidemment, on le suit. Et comme le monde du crime *british* se nourrit des petites morts freudiennes là où le francouillard fait dans la magouille immobilière ou le braquage de banques, on suit Carter dans tous les cabarets mal famés et donc fréquentés par les flics.

Ça fait qu'au passage, on rencontre des flics tordus. Des siphonnés qui arrondissent leurs fins de mois en prenant des quote-parts ici et là. Parmi eux, les flics tordus, y en a un qui est du genre plus enfoiré que tous les autres. C'est lui qui cuisine Swann. C'est lui que Carter va zigouiller.

Bref, ce Lewis est ennuyeux. Autrement dit, faut repasser.

LES ROMANS QUI ONT INSPIRÉ HITCHCOCK

Éditions du Masque,

1995, 1277 pages

JACK CARTER ET LA LOI

Ted Lewis, Rivages/Noir,

1995, 267 pages

EDITIONS FALARDEAU

présentent

ALLÔ BAPTISTE

par ANDRÉ-PHILIPPE CÔTÉ

Auteur de CASTELLO, scénariste de LA VOYANTE,

Côté signe ici son 4e Baptiste après :

• BAPTISTE LE CLOCHARD

• BAPTISTE ET BALI

• LE MONDE DE BAPTISTE

Albums distribués par : Diffusion du livre Mirabel



CONCOURS

Sous la
couverture
Dimanche à 16h

LE DEVOIR

Courez la chance de gagner:

1^{er}
prix

Deux billets
d'avion à
destination de
Genève sur les
ailes de

swissair+

3^e
prix

Les "best-sellers"
de l'année offerts
par les éditeurs
et remis par

LA LIBRAIRIE
DU SQUARE et HERMÈS

• Pour se qualifier au tirage, les participants doivent identifier correctement le livre d'où sera tirée la phrase mystère qui sera lue en ondes lors de l'émission

Sous la couverture, le dimanche à 16 h

• Chaque participant doit faire parvenir le bon de participation suivant à:

Concours Sous la couverture - Le Devoir
a/s Journal Le Devoir, 2050, rue De Bleury, 9^e étage,
Montréal, (Québec) H3A 3M9

20-4593-17

Les règlements de ce concours
sont disponibles au journal Le Devoir.

2^e
prix

Deux bons d'achats:

■ 1000\$ Chez
Champigny■ 1000\$ Chez
RENARD-BRAY

aussi

chaque semaine, un
gagnant recevra
4 ouvrages présentés
lors de l'émission...
et un abonnement à
la revue littéraire

Lettres québécoises

la revue de l'actualité littéraire

*Gratuité de la librairie

Librairie Garneau

Place Montréal Trust - Suite A

1500, avenue McGill College

Montréal, (Québec)

Gagnant(e) de cette semaine:

Madame Évangéline Rainville

Joliette (Québec)

SRC Télévision

LE DEVOIR

Réponse

Nom

Adresse

Ville

Code postal

Téléphone (Bur.)

(Rés.)

(Télec.)

2204

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Le Québec et le Canada: deux histoires

HISTOIRE DU CANADA — ESPACE ET DIFFÉRENCES

Jean-François Cardin et Claude Couture, avec la collaboration de Gratien Allaire, Presses de l'Université Laval, 1996, 397 pages

HISTOIRE POPULAIRE DU QUÉBEC
Tome 1: Des origines à 1791
Jacques Lacoursière, Septentrion, Sillery, 1995, 479 pages

ROBERT SALETTE

Il n'y a pas que dans l'actualité politique que l'éternel contentieux Ottawa-Québec semble constamment se renouveler. Il en est de même, épisodiquement, dans la science historique. C'est du moins l'impression que l'on a quand on lit *Histoire du Canada*, de Jean-François Cardin et Claude Couture, et *Histoire populaire du Québec*, de Jacques Lacoursière, qui viennent de paraître coup sur coup. Il s'agit de deux ouvrages qui visent des publics différents mais qui, surtout, offrent des points de vue radicalement opposés sur notre histoire, québécoise ou canadienne.

Il est assez rare de voir un livre d'histoire dominer la liste des *best-sellers* québécois. C'est pourtant l'exploit réalisé au cours des dernières semaines par cette *Histoire populaire du Québec*, dont les succès de vente donnent encore plus de relief au terme «populaire» contenu dans le titre. M. Lacoursière n'est d'ailleurs pas étranger à la reconnaissance du grand public. Venu à l'histoire par l'entremise de la littérature et de l'archivisme, il fut le secrétaire du *Journal Boreal Express* dont les lecteurs plus âgés se souviennent et qui proposait une lecture de l'histoire du Québec au quotidien. Il fut également l'auteur de *Nos racines*, une série d'abord vendue en fascicules et reprise en volumes selon la formule popularisée par Time-Life, et aujourd'hui épuisée. J'ai personnellement un meilleur souvenir des *Mémoires québécoises* (Presses de l'Université Laval, 1991), un ouvrage qui abordait l'histoire québécoise par l'entremise d'un certain «vécu» (les modes de vie, les savoir-faire techniques et culturels, etc.). Si j'ai bien compris l'avant-propos de l'éditeur, *Histoire populaire du Québec* constitue une réédition de *Nos racines* et *Des origines à 1791*, le premier de quatre tomes qui seront bientôt complétés — il fallait y penser — par un CD-ROM.

La recette du succès? Des faits, quelques citations, des dates et des noms, et toujours de l'action. Sous la plume de Jacques Lacoursière, l'histoire du Québec s'écoule comme une puissante rivière sans méandres, que le lecteur amateur de sensations fortes descend comme un explorateur en canot. Le texte est rapide et l'auteur ne se perd pas en savantes considérations, nous avertit l'éditeur. C'est peu dire. Les événements se succèdent à un rythme fou, les citations sont données sans références (mais l'éditeur nous assure qu'elles sont véridiques) et le tout est raconté au présent comme si on y était. Comme a

déjà dit quelqu'un à propos des films pornos, on sait pourquoi cela commence, mais on se demande pourquoi cela doit finir. L'histoire du Québec se montre ici sans voile, dans sa limpide et obscène nudité, reléguant tout bonnement l'historiographie à un rôle de support matériel. On est ici à mille lieues des préoccupations des herméneutes contemporains, de ceux qui croient que l'histoire n'est pas que le récit neutre d'événements déjà attestés mais aussi le procès de ces événements (je pense ici à Paul Ricœur et Jean-Pierre Faye).

Sans rien sacrifier à la lisibilité du style et à la qualité de la présentation matérielle et graphique — souvent absentes des ouvrages universitaires —, Jean-François Cardin et Claude Couture adoptent dans leur *Histoire du Canada* une tout autre perspective. Cette perspective est politique en deux sens: au sens où la politique est le contenu principal des événements de cette histoire, mais également au sens où l'interprétation de l'histoire est elle-même politique. Les auteurs ne cherchent pas à dissimuler ce travail d'interprétation impliquée par le regard de l'historien, ce qui donne parfois lieu à des phrases assez percutantes sur l'incompétence de la classe politique canadienne, incapable de répondre, selon eux, aux demandes des principales constituantes d'un pays, le Canada, fondé *de facto* sur les différences et le multiculturalisme.

Cette conscience de faire un travail d'interprétation se répercute tout naturellement sur la construction de l'ouvrage. La première moitié est consa-

crée à l'espace commun qu'est devenu le Canada depuis l'arrivée des Européens en Amérique. Mais cet espace commun est foncièrement multidimensionnel et les auteurs l'analysent en privilégiant les groupes qui ont fait jusqu'à un certain point les frais de sa Constitution. Ce sont en l'espèce les Premières Nations, les femmes, les Canadiens français, les Québécois et les immigrants. Quant à la seconde moitié de l'ouvrage, elle est conçue en fonction des quatre grandes régions canadiennes: le Québec, l'Ontario, l'Ouest et les Maritimes. Dans les deux cas, tant pour les mouvements sociaux que pour les régions, la même logique de jeux de pouvoir et d'affrontements a prévalu, au point où le Canada, selon les auteurs, illustre à merveille le caractère éclaté de l'histoire et de la société contemporaines.

C'est donc une histoire canadienne marquée au sceau du conflictuel, du problématique et du complexe qui nous est présentée ici. Ceux qui croient voir dans ces termes des concessions à la postmodernité auront à la fois raison et tort. Ils auront raison parce que MM. Cardin et Couture avouent eux-mêmes situer leur

travail dans la mouvance de penseurs associés au postmodernisme (dans la conclusion, Derrida, Foucault et Lyotard, rien de moins, sont associés à la déconstruction de l'idée que le progrès est un phénomène linéaire et illimité), mais ils auront tort dans la mesure où cette *Histoire du Canada* n'est pas un compromis à l'air du temps. Elle est une véritable tentative d'explication du présent par le passé.

La conclusion des auteurs n'est malheureusement pas de nature à rassurer ceux qui craignent un éclatement du pays. Ainsi, la Constitution de 1982, en donnant l'illusion à tous les acteurs canadiens d'un aboutissement longtemps attendu et en laissant d'autre part en suspens plusieurs questions fondamentales (le Québec, les autochtones, le partage des pouvoirs), a paradoxalement accentué les revendications propres à ces acteurs et donné de la sorte un malencontreux coup de pouce à la dynamique de l'affrontement.

Mais avant de demander comment l'histoire se formulera, sachez que déjà en librairie se retrouve le deuxième tome de l'*Histoire populaire* de Lacoursière: de 1791 à 1841.



La rue Sherbrooke au siècle dernier.

PHOTO LE DEVOIR

Débuts littéraires

LOUISE LEDUC
LE DEVOIR

À croire qu'ils se sont donné le mot pour dépoussiérer le XIX^e siècle littéraire! Au moment où le Musée de l'Amérique française présente à Québec l'exposition *En toutes lettres: Naissance d'une littérature nationale 1840-1869*, Fides fait paraître en deux gros volumes *Les Meilleurs Romans québécois du XIX^e siècle*. Guérin, lui, franchit le pas du XX^e avec le troisième tome des œuvres complètes de Louis Hémon, ce Français d'origine que les Québécois considèrent comme l'un des leurs.

Dans l'édition qu'il a préparée des *Meilleurs Romans québécois du XIX^e siècle*, Gilles Dorion s'inscrit en faux contre tous les chercheurs de la ligne pure et dure du respect du texte. «J'ai corrigé les nombreuses coquilles, fautes d'orthographe et fautes d'accord qui déparaient tant les manuscrits et les journaux au XIX^e siècle. La ponctuation était aussi très erratique à l'époque.»

Il a bien sûr retenu le premier roman canadien de langue française, *L'Influence d'un livre*, de Philippe-Joseph Aubert de Gaspé, le premier succès de librairie, *Les Anciens Canadiens* de Philippe Aubert de Gaspé et le premier roman de la terre, *La Terre paternelle*, de Patrice Lacombe.

M. Dorion a dû se limiter à reproduire douze romans. «Plusieurs d'entre eux sont des œuvres de jeunesse, toutes empreintes de naïveté comme c'est le cas notamment de *La Fille du brigand*, d'Eugène L'Ecuyer.»

Déchirés entre la tentation de copier leurs maîtres européens et la volonté de construire pierre par pierre une littérature nationale, ces romanciers sont d'une modestie sans bornes qui se répercute dans l'humble perception qu'ils ont de leurs concitoyens. Citons à cet effet Patrice Lacombe, dans la conclusion de *La Terre paternelle*: «Laissons aux vieux pays, que la civilisation a gâtés, leurs romans ensanglantés, peignons l'enfant du sol, tel qu'il est, religieux, honnête, paisible de mœurs et de caractère.»

Vous souriez, sans doute? «Il ne faut pas rejeter cette littérature, elle est à nous. La France, elle, n'a pas honte des Balzac moins réussis», fait remarquer M. Dorion.

En toutes lettres

Heureuse coïncidence que cette exposition en cours au Musée de l'Amérique française, à Québec. En

toutes lettres: *Naissance d'une littérature nationale 1840-1869* permet en effet de resituer les auteurs dans leur contexte.

Sont entre autres présentés une presse à imprimer du XIX^e siècle, utilisée jadis par *L'Abeille*, journal du Petit Séminaire de Québec, et un *keepsake* ayant appartenu à Lady Belleau, épouse du maire de Québec. C'est souvent par ces *keepsakes* que les femmes du XIX^e siècle se sont intéressées à la littérature. Dans ces albums étaient consignés des poèmes, des pensées et des croquis, enjolivés souvent d'étampes, des dessins, d'aquarelles. Celui de Lady Belleau contient en prime des poèmes inédits d'Octave Crémazie et de François-Xavier Garneau.

Et, bien sûr, *En toutes lettres* fait une grande place au livre lui-même. Y sont exposés ces manuscrits originaux: *Extraits des ouvrages de Samuel de Champlain 1619*, le *Journal des Pères Jésuites 1645-1668*, les *Relations des Jésuites 1676-1677*, *Le Manuel d'Histoire du Canada* de l'abbé Charles-Honoré Laverdière et *Les Anciens Canadiens*.

Hémon, œuvres complètes

Louis Hémon, né à la fin du XIX^e siècle, mort au tout début du XX^e, a laissé une œuvre prodigieuse que Guérin vient de reprendre en trois tomes. Trois tomes, pour 33 ans de vie! C'est dire que tout est là, dans cette édition préparée par Aurélien Boivin, lui aussi de l'Université Laval.

Si dans les deux premiers tomes étaient reproduits les romans, recueils de nouvelles et la littérature «sportive» dont Hémon fut un précurseur avec des chroniques sportives, et *Battling Malone*, pugiliste, le présent tome s'intéresse surtout à la correspondance de l'auteur de *Maria Chapdelaine*.

LES MEILLEURS ROMANS QUÉBÉCOIS

DU XIX^e SIÈCLE — TOME I ET II
Édition préparée par Gilles Dorion, Fides, Montréal, 1996, 1092 pages (tome I), 1135 pages (tome II).

EN TOUTES LETTRES: NAISSANCE D'UNE LITTÉRATURE NATIONALE 1840-1869
Musée de l'Amérique française, jusqu'au 26 mai.

LOUIS HÉMON.

ŒUVRES COMPLÈTES — TOME III
Édition préparée, présentée et annotée par Aurélien Boivin, Guérin éditeur, Montréal, 1995, 622 pages

**XYZ éditeur félicite
YVES BOISVERT
pour sa mention
d'excellence au
Grand Prix littéraire
de la Ville de Sherbrooke**



Yves Boisvert

Le gros
Brodeur

«L'HISTOIRE AU PRÉSENT»

CLAUDE CORBO

Lettre fraternelle,
raisonnée
et urgente
à mes concitoyens
immigrants

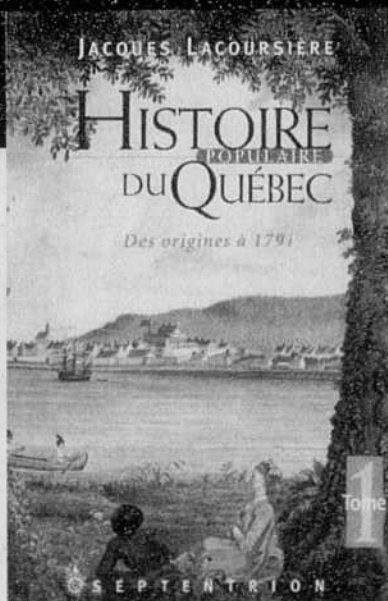
LANCTÔT
ÉDITEUR

«Un cri du cœur [...] Une très belle lettre d'amour à l'identité québécoise pour laquelle l'auteur proclame son appartenance indéfectible.» Gérald Leblanc, La Presse

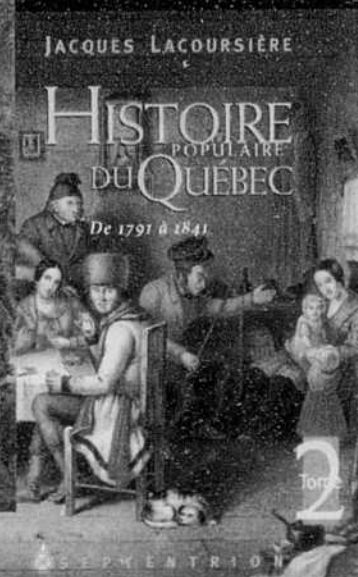
LANCTÔT
ÉDITEUR

Diffusion: Prologue

JACQUES LACOURSIÈRE

HISTOIRE POPULAIRE
DU QUÉBEC

Tome 1
Des origines à 1791
484 pages, 29 \$



Tome 2
De 1791 à 1841
448 pages, 29 \$

Une histoire
du Québec vraiment populaire!
Pour mieux comprendre le Québec d'aujourd'hui.

SEPTENTRION

1300, av. Maguire, Sillery (Québec) G1T 1Z3
Télécopieur : (418) 527-4978

LES ARTS

ARTS VISUELS

Communiquer à mots tus

ANNE RAMSDEN
GHISLAINE CHAREST
Galerie Samuel Lalloué
4295, boulevard Saint-Laurent
Jusqu'au 30 mars

JENNIFER COUËLLE

Si ce n'est le printemps, c'est sa légèreté et sa douceur qui habitent ces semaines-ci la Galerie Samuel Lalloué. Ça, c'est le coup d'œil, car — le «sérieux» de l'art oblige — derrière ces apparences conviviales s'activent des volontés artistiques, des programmes de réflexion. On passe, donc, de la maison comme site politisé à l'enfance comme origine d'une mémoire occultée avec les expositions respectives d'Anne Ramsden et de Ghislaine Charest. Reste à voir comment se tissent les liens entre l'idée et son expression. Entre le prétexte, pas toujours visible dans le cas des présentes productions, et l'objet, au contraire plutôt généreux.

Connue, entre autres, pour son travail sur les écrits de Nietzsche, où elle relevait (sur une série de foudres de cuisine) les passages contradictoires et souvent douteux des observations du philosophe quant à la «nature» de la femme, la Vancouveroise — jadis Montréalaise — Anne Ramsden insiste ici sur l'activité de consommation d'idéologies, de biens et de choix qui forgent l'identité domestique. Avec son loquace et amusé *Voyage*, de loin l'œuvre la plus conceptuellement résolue et la plus

saissante de l'exposition, l'artiste nous invite à circuler à travers une audience de douze chaises identiques dont les revêtements textiles donnent à voir des variations chromatiques de références socioculturelles. Six motifs scéniques repris en deux jeux de couleurs distincts font dans l'orientalisme — ici chinoise, là indienne —; dans la canne à pêche, le caribou et la maison en bois rond de l'Amérique rurale; dans le paysage hybride et cacophonique d'un Mexique qui se déhanchait aux rythmes des lles; dans les intrigues du temps révolu des amours galantes et des héros en selle, et enfin, pour les esprits nobles et matures (!), ces motifs font aussi dans la cartographie des explorateurs d'antan.

Devant cette installation de structures métalliques vêtues de «robes culturelles», sorte de salle de montre pour mieux décider de l'identité convenue et codée de son mobilier, un fauteuil avec pouf assorti (*T.V. Chair with Ottoman*) témoigne de l'impression indélébile (et inutile) laissée par les heures passées devant le petit écran. Noir sur blanc, cette bergère moderne est inscrite sur toutes ses surfaces de mots traduisant le résidu des images qui défilent à mille lieues du salon qu'elles fréquentent. Ce qui ressemble *a priori* à un simple motif graphique donne à lire des *bodies*; *man*; *left hand gone*; *machete wounds*; *a swollen leg*; *gangrene* et autres jolis vocables de la sorte. On serait tenté de qualifier cette élégante sculpture d'astucieuse si ce n'était de la redondance de son commentaire cent fois visité sur l'abysses irréconciliable entre l'univers public de la télé et celui, privé, du foyer.

Ailleurs, dans *Memento*, avec ses épreuves couleur et presse-papiers en plexiglas arborant une palette vive et variée d'images infographiques de boutons de roses, on reconnaît l'énoncé des principes de choix et de sélection à partir d'un ensemble préétabli de motifs décoratifs, mais bon... Et après? Apparemment, le



La Ronde des oursons, une installation de Ghislaine Charest.

pois de cette œuvre sérielle, belle du reste, est tout entier dans l'impact visuel et la netteté plastique de son esthétique minimaliste. Car si cette installation mime le décoratif, il n'est pas dit qu'elle ne s'y prenne pas elle-même au jeu. Puis, dans la vitrine de la galerie, donnant la mesure à la *soft* ironie qui traverse de bout en bout l'exposition, deux petits montages photographiques affichent et nomment l'univers des bungalows et des rideaux de perse. À retenir, donc, de cette artiste qui joue ici délibérément dans les plates-bandes limitrophes de l'art — «Je crée des objets hybrides qui se situent [...] quelque part entre la décoration intérieure et la sculpture, entre l'art élitiste et l'artisanat...»,

écrit-elle —, l'intelligence visuelle et la facture impeccable de son travail. Quant au discours socioculturel qui le sous-tend, la mise au point se fait attendre.

Mémoires méconnues

La Salle de projet de la galerie est réservée au monde coï et feutré de l'exposition *Le Cœur de l'artiste* (aïe! le titre) de Ghislaine Charest, qui se prolonge dans le sous-sol des lieux, aménagé avec justesse pour l'occasion. Suivant les règles du jeu annoncées candidement par l'ourson gravé sur une plaque de verre visible de la rue, onze photographies sur surfaces translucides de *duraclear* apposées sur de surprenants supports de peluche se joignent à une ronde d'animaux faits du même «faux mouton» pour mettre en place une série de références qui renvoient inévitablement aux énigmes de l'enfance.

Difficile de causer nounours en art actuel sans penser aux subversives installations des pauvres bêtes peluchées du Californien Mike Kelley, qui a trimbalé de par le monde ses petites «victimes» de convenances familiales du *middle-class America*. Et il y a aussi que l'ourson au poil usé, tout comme la poupée au bras arraché ou le clown qui ne rit plus, est un emblème on ne peut plus connoté des revers tragiques de l'univers magique que se doit d'être celui de l'enfance. Les films d'horreur nous l'ont copieusement enseigné. Soit, Charest n'introduit pas de nouvelles lettres à l'alphabet plastique, et encore moins psychique,

quêtant, dit critique, des archétypes de l'univers des tout-petits, on appréciera davantage les œuvres exposées au sous-sol. Contrairement à la série *Juste avant la nuit* qui, outre l'utilisation inusitée de son matériau, frappe fort à la porte du déjà-vu, elles ne s'encombrent de références, ni au Petit Chaperon rouge, ni à Alice, non plus aux amours volées du monde adulte.

Superposées à des fonds de peluche monochromes aux teintes sobres mais riches, des représentations photographiques en «noir et transparent» d'oursons et d'enfants empruntés aux peintures des Goya, Velázquez, Rubens, et encore, donnent lieu à un étrange sentiment de complicité, sorte de communion tacite, entre des mémoires d'enfances oubliées ou méconnues. Même impression de communication à mots tus entre le scotch-terrier, l'ours polaire, le singe, l'éléphant, le panda, son petit et les autres, disposés en cercle devant leurs plats respectifs qui contiennent chacun un galet. Si la raison d'être des œuvres bidimensionnelles de Charest se garde (un peu trop) de sauter aux yeux, on n'est guère plus avancé avec ce curieux rituel de ménagerie inanimée. Cependant, il faut reconnaître à cette artiste le courage et l'apparente sincérité qu'elle met à l'œuvre dans son travail. Car dans le meilleur des cas, la présentation toute simple et sans revers qu'elle offre d'un sujet traditionnellement subverti ou soigneusement évité est plutôt rare sur la scène des arts visuels. Puis, en ce qui a trait au pourquoi de sa démarche, à la pertinence de ses enjeux, on guettera les précisions dans une prochaine exposition.

PHOTO ANDRÉ CLÉMENT

EXPOSITION
OEUVRES RÉCENTES
MICHÈLE DROUIN
«OUVERTURE-FERMETURE»
VERNISSAGE SAMEDI
LE 9 MARS DE 13H À 17H
JUSQU'AU 30 MARS

WADDINGTON & GORCE
2155, rue Mackay, Montréal,
Québec, Canada H3G 2J2
Tél. : (514) 847-1112
Fax : (514) 847-1113
Du mardi au vendredi de 9 h 30 à 17 h 30,
le samedi de 10 h à 17 h



RIOPELLE
Les plus belles estampes
1966-1995

jusqu'au 20 avril

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark, Mtl, (514) 849-1165
Du mardi au samedi de 10h à 17h

PHOTO R. T. SIMON

T.V. Chair with Ottoman, d'Anne Ramsden.

ÉNERGIE ET AMÉNAGEMENT

LES VILLES INDUSTRIELLES PLANIFIÉES DU QUÉBEC, 1890-1950



Illustrateur inconnu, d'après une aquarelle d'Eugène Haberer, Perspective à vol d'oiseau de Shawinigan Falls, c. 1902. Bibliothèque du CCA

DU 6 MARS AU 26 MAI 1996

Cette exposition pose un regard critique sur les mouvements qui ont inspiré l'aménagement de communautés créées par l'entreprise privée dans les régions de ressources naturelles du Québec, notamment Shawinigan Falls, Témiscaming et Arvida.

CCA

Centre Canadien d'Architecture/Canadian Centre for Architecture
1920, rue Baile, Montréal, Québec, Canada H3H 2S6

Des visites commentées de l'exposition sont offertes. Renseignements : (514) 939-7026
Le CCA remercie le ministère du Patrimoine canadien de son appui à l'exposition dans le cadre du Programme d'aide aux musées. L'exposition est présentée grâce à l'appui généreux d'Hydro-Québec et de Tembec.

PRIX GRAFF

à la mémoire de Pierre Ayot

3,000 \$

S'adressant aux artistes
en arts visuels en pleine carrière
de toutes disciplines

Réception des dossiers
avant le 13 avril 1996, 17 heures

GRAFF, 963 Rachel est, Montréal, Qc, H2J 2J4
Renseignements: (514) 526-2616



Voir autrement

Stan Douglas



Les délires mécaniques de
Kim Adams

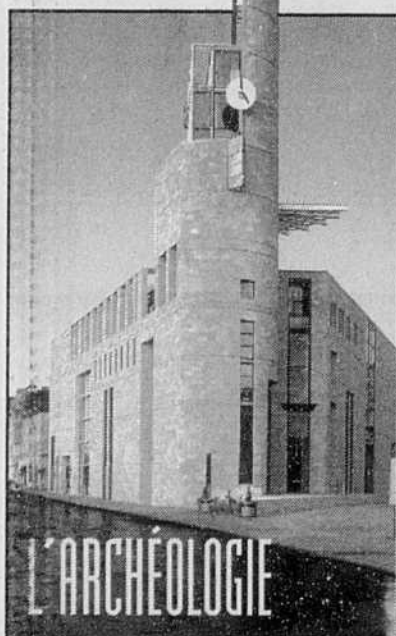
Jusqu'au 7 avril 1996. Mardi au dimanche de 11 h à 18 h; mercredi de 11 h à 21 h.
Métro Place-des-Arts Renseignements : (514) 847-6212



MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

ARCHAMBAULT

Droits, c'est tout dire



L'ARCHÉOLOGIE SE FAIT SPECTACULAIRE À POINTE-À-CALLIÈRE

Soirée-conférence sur la préhistoire

12 mars, 19 h (durée 3 heures)
Droits d'entrée : 7 \$
Nombre de places limité
Réservations au 872-9150

Deux conférenciers prestigieux du
Muséum National d'Histoire Naturelle
de France sont les invités de Pointe-à-Callière.

Néandertaliens et Hommes
modernes de la préhistoire,
par Jean-Louis Heim

L'art des chasseurs paléolithiques et Le peuplement de
l'Amérique, par Denis Vialou

En collaboration avec le Consulat
général de France au Québec et la
Mission de Coopération Scientifique
Europe Amérique (M.I.C.S.E.A.)

http://www.er.usqmc.ca/nobel/4337734/micsea.html



POINTE-À-CALLIÈRE

Musée d'archéologie
et d'histoire de
Montréal
350, place Royale
Angle de la Commune
Vieux-Montréal

LES ARTS

EXPOSITIONS

Autour du coquin manège des gamètes

DENIS ROUSSEAU

Dazibao
279, rue Sherbrooke Ouest
Espace 311-C
Jusqu'au 31 mars

JENNIFER COUËLLE

Denis Rousseau a encore frappé! On l'a vu surmonter une soucoupe volante d'un tabernacle, on a vu s'agiter et s'allumer ses langues de feu, on a vu s'ouvrir puis se refermer son grand rostre aux dents aiguës, on a entendu ses engins agouiller, clapper, bourdonner et grincer. Aujourd'hui, ce joyeux héros de l'instinct débridé nous revient avec une exposition d'œuvres récentes à la galerie Dazibao. Invincible, donc, ce Montréalais aux colosses multicolores et aux sens motorisés a trouvé le tour de faire incursion dans un lieu à vocation *a priori* photographique. Même ses photographies qui lui ont valu le droit d'entrée n'en sont pas tout à fait.

Si la composante séduction du travail de Rousseau se fait ici plus voyante que jamais, c'est une production formellement plus épurée, plus calme d'esprit et moins tonitruante que donne à voir cette exposition, combien féconde n'empêche. Sur ce... Parmi les quatre œuvres réunies sous le titre *Cabrials*, il en est une qui titille à coup sûr. Elle s'appelle *Multiplication* et ne s'embête pas dans les détours. Voyez un peu l'effet produit par onze spermatozoïdes géants qui se démenent avec fougue depuis l'extrémité de leurs flagelles en caoutchouc jusqu'à leurs têtes écloses de résine et d'acier! Entre deux silences, ils s'éveillent progressivement, un à un, et clapotent furieusement de tout leur corps contre un mur blanc qui, de part et d'autre de cette course au bonheur, est ponctué d'images. Mais à l'inverse de la franche présence de l'élément cinétique de cette œuvre, ces images floues et tramées aux couleurs lumineuses

— comme le sont celles qu'on agrandit à partir d'une saisie sur écran cathodique — sont distantes, issues, on dirait, d'un souvenir lointain. Ainsi, les visages rieurs de deux jeunes filles, une vue microscopique d'un environnement biologique (séminal?) et un stigmat de crucifix qu'on devine à peine prêtent une certaine nostalgie au manège des coquins gamètes. Quant au pourquoi de cette

Tout un défi
que de
chercher
à accorder
spermatozoïdes
et spiritualité,
mais allez voir,
c'est plutôt
réussi!

Avec *Effluve*, un trio de boules en résine opaque rouge, verte et rose, prennent place au sol auprès d'une fleur étoilée surmontée d'une imposante étamine en bois qui mime le nez de Pinocchio dans la force du mensonge. Au mur, l'image d'un cou de femme habillé d'un collier de perles et de ses grains de beauté fait rêver. En fait, si ici comme ailleurs, le lien entre les images bidimensionnelles et les sculptures est loin d'être net, et si ces objets colorés, dans les deux sens du terme, se porteraient tout aussi bien, peut-être même mieux, sans la présence des images «caméscopiques», leur cohabitation n'est pas, apparemment, sans raison. Car entre l'un et l'autre de ces médiums, de ces techniques et de ces façons de faire œuvre, s'installe un dialogue — nébuleux, mais senti néanmoins — entre les notions de présence et d'absence, de désir et d'oubli aussi. Un peu comme si les images prêtaient aux formes une mémoire.

L'expérience, quoique différente (l'unicité des œuvres oblige), se répète avec *Tactile* et *Inaudible*. Dans le cas premier, une énorme noix en styromousse aussi scintillante que verte fait irruption dans un alignement

au mur d'un même type d'images mnémoniques, d'un couple déjà mûr s'enlaçant ou dansant, d'une main illuminée de son aura, d'une ornementation de pierre, et encore. Tandis que sur le mur d'en face, filent quatre autres images, notamment d'un oiseau à long bec et au duvet noir hérissé, et d'un homme d'âge avancé, droit de corps et tendre de son regard au loin. A proximité,

s'élève du plancher une fleur à étamine semblable à celle d'*Effluve*, avec à son sommet un cône de résine qui semble prêter l'«oreille» à la manière d'un cornet acoustique. Si *Multiplication* est sans conteste l'œuvre de cette exposition qui fait le plus sourire, *Inaudible*, possiblement la plus asexuée des quatre installations, est celle qui traduit le plus simplement le sentiment de vulnérabilité qui habite à demi-mot l'ensemble de cette production généreuse aux airs gaillards.

Outre, donc, l'humour, par endroits surréel, et le plaisir plastique, aussi bien matériel que formel, que pourvoit cette exposition, on en retient quelque chose de subtilement humain. Puis si les sens sont toujours visiblement de la partie, leur présence n'est plus liée à la seule sensualité ou, comme dans certaines expositions antérieures de Rousseau, à l'opposition à la censure sous toutes ses coutures. Avec *Cabrials*, les sens deviennent en plus une porte d'entrée pour causer de l'intériorité de l'individu. Tout un défi que de chercher à accorder spermatozoïdes et spiritualité, mais allez voir, c'est plutôt réussi!

DIDACTART

GALERIE Y

4710 St-Ambroise

JEAN-MARIE DELAVALLE
JOHN FOX
JOE LIMA
LOUISE MASSON
JEAN McEWEN

Commissaire invitée
Sandra Paikowsky

GALERIE X

Espaces parallèles

STÉPHANIE BÉLIVEAU
FRANCINE SAVARD

Commissaire invitée
Louise Masson

DU 13 AU 31 MARS 1996
VERNISSAGE LE 12 DE 17H À 20H

DU MERCREDI AU VENDREDI DE 12H À 18H
SAMEDI ET DIMANCHE DE 13H À 17H

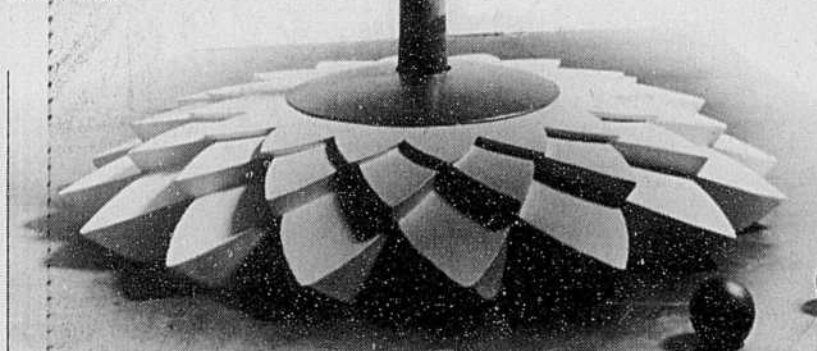
COMPLEXE DU CANAL LACHINE
4710, RUE ST-AMBROISE, LOCAL 334
MONTREAL (514) 937-8093



SOURCE GALERIE DAZIBAO

Multiplication (détail), de Denis Rousseau.

SOURCE GALERIE DAZIBAO
Effluve, 1994, de Denis Rousseau.



RAINER
WITTENBORN

en collaboration avec
CLAUS BIEGERT



La Baie James, 15 ans plus tard: Amazonie du Nord
15 février - 14 avril 1996

CIAC - Centre international d'art contemporain de Montréal
314, rue Sherbrooke Est • Du mercredi au dimanche • De midi à 19 h

SYMPOSIUM
Le vendredi 15 mars 1996 de 13 h 30 à 18 h
Les développements économique et culturel
des sociétés du nord et du sud du Québec
Symposium bilingue : français et anglais
Droits d'entrée : 5 \$ (Places limitées)

CROWNE PLAZA

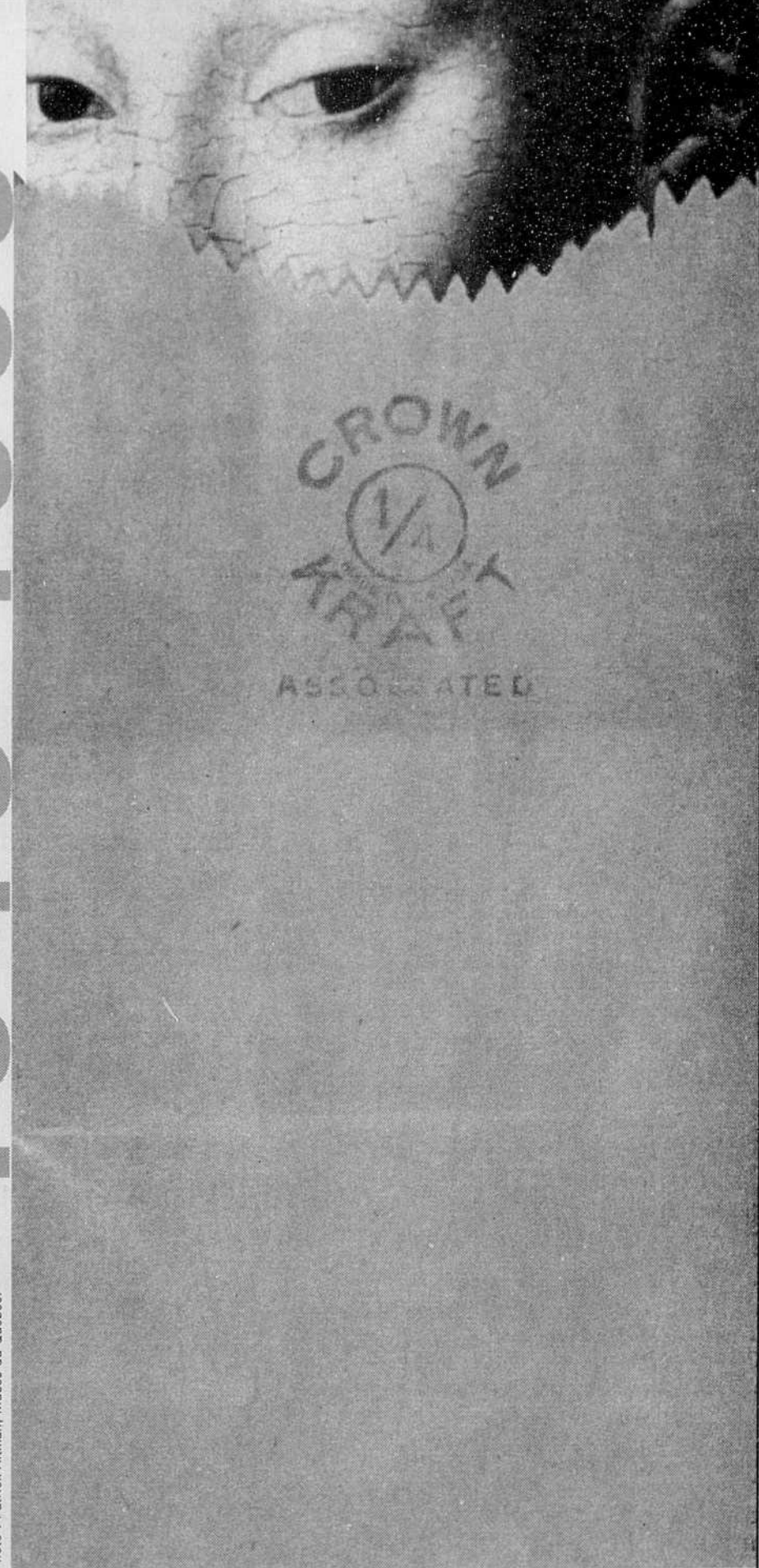
METRO CENTRE

GOETHE-INSTITUT

Renseignements et réservations : Téléphone : 288-0811 • Télécopieur : 288-5021

L'art québécois de l'estampe

Irene Whillome, 15 Femmes en boîte (détail), 1971.
Photo : Patrick Altman, Musée du Québec.



17 janvier
26 mai 1996

Colloque
Les Enjeux de l'estampe à l'aube du XXI^e siècle
Samedi 2 mars de 9 h à 17 h.
Renseignements: (418) 643-3377

Heures d'ouverture :

Lundi : fermé.

Mardi, jeudi, vendredi,

samedi, dimanche : 11 h - 17 h 45.

Mercredi : 11 h - 20 h 45.

MUSÉE DU QUÉBEC

Parc des Champs-de-bataille, Québec, G1R 5H3. 418.643.2150.

L'art québécois de l'estampe, 1945-1990 a bénéficié du support financier du
ministère du Patrimoine canadien dans le cadre du programme d'appui aux musées.
Le Musée du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des
Communications du Québec.

Invitation
au Musée du Québec

Le luxueux hôtel Loews le Concorde vous offre un forfait Invitation au Musée du Québec à petit prix.

Pour 89 \$ (taxes non incluses), avant le 29 février 1996, ou 99 \$ (taxes non incluses) du 2 mars au 16 mai 1996, le Loews le Concorde vous offre une chambre spacieuse, deux petits-déjeuners buffet, deux entrées au Musée du Québec et un laissez-passer au club santé de l'hôtel (appareils Nautilus, saunas et bain tourbillon). Le tarif s'applique pour une nuit en chambre hospitalière, en occupation simple ou double. Réservez sans frais au 1 800 463-5256.



FORMES

La première banlieue

Don Mills, Ont.

Le taylorisme, version ville-dortoir

CLAUDE COUILLARD

C'est Mike Harris qui serait content. Le premier ministre ontarien, sujet indéfectible du suzerain dollar, ignore probablement que la «mère» des banlieues au Canada fut, dès les lendemains de la Deuxième Guerre, une opération entièrement privée. Aujourd'hui noyée dans le grand tout tontois, Don Mills se voulait à l'origine l'antithèse de la banlieue, l'incarnation même de l'efficacité moderniste pour toute une génération d'urbanistes en train de mijoter l'étalement urbain.

Le père de Don Mills s'appelle **Eddie P. Taylor**, multimillionnaire de son état. Le Torontois règne alors sur un empire titanesque qui comprend notamment les sociétés Argus et O'Keefe. En 1947, ce féroce *tory* acquiert 2062 acres de terres agricoles, à seulement dix kilomètres au nord-est du centre-ville. À l'origine, poussé par la soif consommatoire de l'après-guerre, il rêve d'y ériger une brasserie entourée d'une cité ouvrière. Une version sophistiquée des villes minières ou forestières des latitudes plus nordiques. Seulement, la métropole ontarienne connaît à l'époque l'une des poussées démographiques les plus aiguës en Amérique du Nord. Taylor flaire la bonne affaire et demande à ses architectes de retourner à leurs tables à dessin. En lieu et place naîtra Don Mills, une cité-jardin révolutionnaire de 32 000 âmes, entièrement planifiée et autosuffisante, aux vocations résidentielles, commerciales et industrielles.

Banlieue avec vue

Don Mills occupe un plateau montagneux et boisé, défini par les vallées et ravins de la sinueuse rivière Don. Une banlieue avec vue car, en maints endroits, on peut voir se profiler les gratte-ciels de la métropole. Superbe. La ville, aujourd'hui un simple quartier de North York, le Laval tontois, est née de 1953 à 1962 en respectant des règles bien définies. Don Mills s'articule autour de deux boulevards perpendiculaires qui la traversent en son centre. À leur carrefour se concentrent la zone marchande et une multitude de services, dont l'école secondaire, la bibliothèque municipale, le bureau de poste et le centre commercial de Don Mills, l'un des premiers au pays. On raconte qu'avant sa construction en 1955, la chaîne de supermarchés Dominion, encore peu habitée aux escapades banlieusardes, s'est fait tirer l'oreille pour aller s'y installer. Les mentalités allaient vite changer... Le Convenience Centre de Don Mills présentait à l'origine un trait bien particulier: son allée centrale gisait à ciel ouvert. Des photos d'époque nous révèlent une promenade pavée, agrémentée d'îlots de verdure et d'eau. Ambiance vachement Frank Lloyd Wright. Dommage qu'un toit de verre soit venu mettre fin, il y a une vingtaine d'années, à ce rêve californien. Le centre commercial, et le secteur en général, ressemblent 40 ans plus tard à n'importe quel



Don Mills, ci-haut une vue d'ensemble. À droite, une partie du centre commercial tel qu'il apparaissait en novembre 1968. Plus bas, une rue de banlieue typique, toujours à Don Mills, prise en mai 1969.



PHOTO © VILLE DE NORTH YORK

Finalement, la fameuse Don Mills Road, en février 1968.



boulevard Taschereau. Seule singularité: l'affichage environnant reste discret, comme l'a réclamé au départ son fondateur. Un repos pour les yeux.

Quatre quartiers résidentiels se développent à partir du «centre-ville». Chacun d'eux possède son église, son dépanneur et son école primaire. E. P. Taylor se disait qu'une municipalité vraiment autonome exige la réunion

de plusieurs types d'habitations. Ouvriers, cadres et dirigeants des usines du faubourg peuvent ainsi se loger selon leurs moyens. Résultat: le long des boulevards, on retrouve des immeubles d'appartements d'au maximum sept ou huit étages. À mesure que l'on s'en éloigne, des maisons en rangées et jumelées, puis des résidences unifamiliales se relaient. La

transition s'effectue tout en douceur et en harmonie. Une réussite qui s'explique par la forte densité d'arbres et l'uniformité, voire la monotonie des matériaux employés. Plutôt que d'ériger lui-même Don Mills, Taylor a choisi de parcelliser son territoire, pour ensuite le revendre à divers entrepreneurs. Cependant, ceux-ci ont été tenus, entre autres, d'utiliser la même

brique aux tons neutres et d'abîmer le moins possible les boisés existants. En outre, leurs chantiers devaient s'inspirer de l'un ou l'autre des 53 modèles mis au point par l'équipe Taylor. C'est d'ailleurs la première fois au pays que des constructeurs ont eu à travailler, à leur grand déplaisir, sous la supervision d'une armée d'architectes, les gardiens du concept. Une tradition allait voir le jour.

Tristement, au chapitre de l'habitat, le projet s'est avéré un échec. La pression immobilière torontoise a vite fait grimper le prix des résidences, si bien qu'aujourd'hui, moins de 5 % des travailleurs de Don Mills y habitent. L'objectif original était de 50 %. La banlieue est devenue au fil du temps une banale ville-dortoir, comme ses voisines. Taylor doit se retourner dans sa bière...

(Ré)partition territoriale

Don Mills a également innové sur le plan des transports. À une époque où se dessinait déjà dans nos banlieues la dictature automobile, ses concepteurs ont choisi d'aménager deux réseaux parallèles, l'un pour bipèdes, l'autre pour véhicules. Un circuit piétonnier de plusieurs kilomètres, magnifiquement paysagé, serpente entre les habitations. Les sentiers convergent tous vers l'école primaire du quartier. On imagine papa qui y reconduit fiston, tout sourire, le matin, avant d'aller pointer à l'usine IBM... Quant aux rues, elles font tout pour décourager la circulation «étrangère». Une enchevêtrement de cul-de-sac, de voies en T et curvilignes, qui épousent les humeurs du terrain.

Des parcs industriels complètent le tissu urbain de Don Mills. Ils font souvent face à une rangée d'habitations.

Curieux effet... Fait unique à l'époque, non polluantes et discrètes, notamment en matière d'affichage. Plusieurs postulants ont été interdits de séjour, mais très tôt, les IBM, Shell et Bata y ont pris racine. Dans les années 50 et 60, l'âge d'or de Don Mills, avoir vitrine sur Pharmaceutical Road était source de prestige!

Une bande de verdure ceinture Don Mills. L'ex-municipalité compte même un golf privé de 140 acres. En fait, les espaces verts accaparent 12 % de son territoire, alors que le minimum exigé par la Ville de North York est de 5 %.

Don Mills a connu dans les années 80 une seconde vague de développement, plus «sauvage» cette fois. De nombreux immeubles d'appartements et de bureaux ont champignonné le long des grandes artères. Ces travaux, plus gigantesques et plus criards, se sont imposés sans aucun respect de la trame d'origine, créant un déséquilibre. Par ailleurs, plusieurs édifices des débuts auraient sérieusement besoin d'un bon coup de pinceau et des murs entiers ont été recouverts, à la sauvette, de cet affreux revêtement de métal gaufré encore trop populaire. À quand la prise de conscience de la valeur du patrimoine bâti d'après-guerre?